

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U. \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner  
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 2.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou  
par un bon sur la poste.

JEUDI, 12 JANVIER 1882

## A NOS LECTEURS

*L'Opinion Publique* est née le 1er janvier 1870 ; elle a donc atteint sa douzième année. Son enfance a été très heureuse. Jusqu'au moment où la crise commerciale et financière s'est fait sentir dans notre pays sa santé a été robuste ; elle grandissait à vue d'œil. Les mauvais jours arrivés, elle paya, elle aussi, son tribut. L'administration, qui affectionnait tendrement son enfant, s'imposa des sacrifices d'argent afin de la conserver à ses nombreux amis qui lui témoignaient de la sympathie. Ces sacrifices ne restèrent pas sans récompense. La réaction se fit. Nous faisons part de cette bonne nouvelle aux 5,000 abonnés qui sont demeurés sur la brèche et à ceux que les mauvais jours obligèrent de nous quitter. Beaucoup de ces derniers sont revenus à nous déjà. Chaque jour nous entrons dans nos livres d'abonnement de vieilles connaissances qui nous avaient seulement dit au revoir.

*L'Opinion Publique* est imprimée avec du caractère neuf et sur un papier de beaucoup supérieur à l'ancien. Là ne se borneront pas les améliorations que l'administration est disposée d'apporter au journal. On lui en fera subir de plus importantes. Les articles de fonds, chroniques, poésies, variétés, etc., seront écrits par des plumes habiles. Les feuilletons qui auront place dans nos colonnes seront des mieux choisis à tous les points de vue. Nos illustrations seront irréprochables. En un mot, les administrateurs de *L'Opinion Publique* feront en sorte de bien mériter, sous tous les rapports, de leurs amis.

Malgré toutes les dépenses faites et celles à faire, rien ne sera changé quant aux conditions d'abonnement. Le prix sera de \$3.00 par an, frais de postage compris. On peut s'abonner soit en s'adressant à l'administration soit à M. Paul Dumas, bureau de *L'Opinion Publique*.

## BRADLAUGH ET PAUL BERT

Les deux hommes dont nous venons d'écrire les noms représentent, chacun dans son pays, les mêmes idées, qui les ont conduit à des résultats bien différents. A deux reprises, l'athéisme avoué de Bradlaugh lui a fermé l'entrée de la Chambre des Communes ; c'est l'athéisme tapageur de Paul Bert qui lui a valu un siège dans le grand ministère. Paul Bert, homme politique, ce n'est qu'une médiocrité avérée ; savant, c'est une réputation fort contestée en France, mais il est à la tête de ceux qui veulent *débonifier* la France, et c'est ce qui fait son mérite aux yeux des ultras. C'est triste à constater, mais c'est la vérité, et c'est d'autant plus triste que cet apôtre du matérialisme trône dans le gouvernement de cette France qui a si longtemps et si dignement porté le titre de fille aînée de l'Eglise.

La Chambre des Communes a une façon de comprendre et de pratiquer la décence et l'honneur qui contraste vivement avec l'allure de la Chambre française. En Angleterre, libéraux et Tories se sont réunis pour voter l'expulsion de Bradlaugh ; en France, l'entrée de Paul Bert n'a soulevé aucune réclamation, que la majorité, du reste, n'aurait pas tolérée. L'attitude du gouvernement libéral anglais a été approuvée par toute la presse de la Grande-Bretagne, tandis que la présence de Paul Bert à la Chambre n'a provoqué de protestation en France que chez les journaux catholiques.

Bradlaugh, expulsé de la Chambre aux deux dernières sessions, doit réclamer son siège à la prochaine, au mois de février. Il offrira de revenir sur ses pas et de prêter le serment d'usage, mais cela lui sera probablement refusé. On dit qu'un de ses amis présentera un bill à l'effet d'ouvrir les portes du Parlement aux athées comme elles l'ont été aux Juifs, mais le sort de ce bill

est connu à l'avance ; il n'arrivera pas à sa seconde épreuve. Il est difficile, en Angleterre, de heurter les idées reçues et de se faire une célébrité qui mène à quelque chose en affichant l'irrégion. Ce n'est pas que tous ces députés soient des dévots, tant s'en faut, mais tous ont de la tenue, et s'il ne sont guère attachés aux 39 articles d'Elizabeth et à la Reine comme papesse, ils veulent au moins paraître être tous grands observateurs de la forme, sinon du fond. Si vous n'avez pas de vertus, disait un vieux diplomate, ayez-en au moins les apparences. Beaucoup de députés aux Communes sont de son avis. Il n'y a pas qu'en France où l'irrégion ait fait des progrès ; elle a aussi marché à grands pas dans la Grande-Bretagne. Il y a une école matérialiste des plus redoutables en Angleterre. Darwin, Huxley, Herbert Spencer, sont des matérialistes aussi osés que Paul Bert, et qui veulent que l'homme ne soit qu'un poisson perfectionné ou un singe augmenté de la tête et diminué de la queue. Ils appartiennent également à ces savants qui combattent la foi au nom de la science, et qui sont d'autant plus à craindre pour la masse que leurs lecteurs n'ont pas le moyen de contrôler les données sur lesquelles ils appuient leurs dangereuses conclusions.

Claude Bernard, le maître de Paul Bert, prétendait avoir découvert, au bout de son scalpel, la première forme de la vie, ce qu'il appelait la protoplasme. Quel est celui parmi le nombre des badauds qui gobèrent la grande découverte, aujourd'hui bien dépréciée, même dans ce moment, des savants, quel est celui d'entre eux qui aurait pu s'assurer de la vérité ou de la fausseté des dires de Claude Bernard ?

Quant à la France, il ne faudrait pas conclure de la présence de Paul Bert et de sa nombreuse compagnie en Parlement, ni des décrets contre les ordres religieux, à l'irrégion du peuple. Sans doute, toute la radicaillerie est d'une impiété sans nom et d'une haine féroce pour tout ce qui a l'apparence d'une croyance.

Il est vrai que Blanqui a fondé l'an dernier un journal nommé *Sans Dieu ni Maître*, digne d'être l'organe de milliers de Français ; il est vrai que l'académicien Legouvé, que l'on ne taxera pas de cléricalisme, disait dernièrement dans une conférence : " Il faut du courage aujourd'hui pour prononcer le nom de Dieu tout haut, et qu'il y a maintenant le fanatisme de l'incrédulité comme il y avait jadis le fanatisme de la foi ; il est vrai que les Paul Bert sont plus impies que les monstres de 93, qui, au moins, reconnaissaient un Etre Suprême, mais malgré ces horreurs, la France est encore un des pays les plus croyants du monde. C'est elle qui alimente ces armées de missionnaires qui vont porter le flambeau de la foi sous tous les cieux et cueillir souvent les palmes du martyre : c'est encore la France qui fonde et conserve les plus beaux établissements religieux du monde, établissements si nombreux, si actifs qu'on les retrouve sur tous les points du globe. Ses Jésuites, ses Sœurs de charité, du Sacré-Cœur, ses Dominicains, ses Oblats, proclament en Amérique comme en Afrique, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques, qu'en dépit des persécutions des gouvernements, la foi produit toujours, sur son sol fécond, ses œuvres les plus généreuses."

La grande faiblesse de la France, c'est l'apathie des bons citoyens pour tout ce qui concerne le gouvernement du pays et l'audace des révolutionnaires. Taine, un libéral avancé, mais un écrivain qui se respecte et a l'amour de la vérité, avance et prouve dans sa grande histoire, la *Conquête Jacobine*, que c'est une poignée d'audacieux qui a fait 93. C'est le même fait qui se répète aujourd'hui. Les radicaux élèvent une barricade parce qu'on leur interdit un banquet, et des millions de catholiques laissent expulser 65,000 religieux en se contentant de gémir. Un journal le leur disait naguère : " les monarchistes savent se plaindre admirablement, s'ils ne savent pas agir." Le fait est qu'il n'y a personne comme eux pour lever les bras au ciel et dire : quand tout cela finira-t-il ? Que de choses tous ces braves gens pourraient apprendre de l'Angleterre ! Que dix Français intelligents et énergiques passent quelques mois en Angleterre, qu'ils y étudient le fonctionnement des partis, leur organisation, qu'ils reviennent en France avec des idées nouvelles, des idées pratiques, qu'ils se mettent à l'œuvre et ils verront bien vite l'utilité de cette maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce

jour-là, il y aura en France une opinion publique comme en Angleterre, on ne pourra jamais y renouveler ce fait monstrueux de l'expulsion de 65,000 religieux, qui n'est pas concevable en Angleterre, et les Paul Bert y seront tout aussi honnis que les Bradlaugh en Angleterre.

A.-D. DECELLES.

## LA VIEILLE ANGLETERRE RUBALE

*Round about a great Estate, By Richard Jefferies—*  
London 1880

I

Ce livre—l'auteur nous en prévient dans sa préface— nous donne un tableau de la vie rurale en Angleterre, non pas l'Angleterre d'aujourd'hui, transformée par la vapeur et l'électricité, et dont les enfants du moindre *cottager* savent lire et écrire, mais l'Angleterre d'il y a deux ou trois quarts de siècles, alors que la population des villages et même des petites villes se contentait de suivre les vieux errements de ses aïeux.

M. Richard Jefferies, que de nombreux ouvrages sur la vie à la campagne ont depuis longtemps désigné à l'attention du public anglais (\*), n'est point un rétrograde. Il ne désire pas le retour du bon vieux temps. " Mes sympathies, dit-il, et mes espérances sont avec les lumières de l'avenir, seulement je désirerais qu'elles vinssent naturellement." C'est un progressiste et non un utopiste, et il ne rêve aucun bouleversement. Inutile de dire qu'il connaît à fond le sujet qu'il traite, qu'il aime la campagne et même ses habitants. Il peint ceux-ci au naturel, sans dissimuler leurs défauts, sans les exagérer non plus. A vrai dire, son livre n'est pas un tableau, comme nous le disions tout à l'heure, mais une série d'esquisses dans lesquelles gens, animaux et plantes passent tour à tour sous nos yeux. Le domaine autour duquel l'auteur fait sa ronde à travers champs et prés, porte le nom d'Okebourne Chase, et le premier personnage qu'on nous présente, est maître Hilary Lockett, un des principaux tenanciers du domaine, et dont la famille, depuis plusieurs générations, y est attachée presque aussi solidement que celle du propriétaire.

II

Hilary Lockett est un type de fermier enrichi et auquel les longs services de ses pères ainsi que les siens propres donnent toutes sortes de privilèges. Rien ne se fait sur le domaine sans qu'on le consulte. Il a droit de chasse et soupe souvent d'une perdrix qu'il mange complètement, os et chair. Sa ferme s'étend sur plus de cinq cents acres, sans compter la maison et quatre-vingt-dix acres de prairie qui constituent sa propriété en bien-fonds libre. Si vous ajoutez à cela qu'il a été dans son jeune temps l'homme le plus fort du village, qu'il a jadis écrit son nom sur le plafond blanchi à la chaux de la brasserie, en ayant un poids d'un demi quintal suspendu à son petit doigt, et qu'il lui reste une bonne partie de cette grande force—car il n'est pas vieux—vous avouerez qu'il est l'homme le plus heureux de la contrée ; mais il le dissimule soigneusement. Dans les meilleures années, il se plaint du mauvais rendement de la récolte, déplore la concurrence américaine, l'extension des cultures d'avoine (notez qu'il en cultive lui-même et la vend fort cher), et parle quelquefois de se retirer sur ses quatre-vingt-dix acres, comme Achille sous sa tente, sous prétexte qu'il n'y a plus profit pour lui à cultiver le reste, qu'il garde toutefois par pur dévouement. Il note sur un vieil almanach tous les événements importants arrivés à la ferme depuis qu'elle est sous sa direction, et pourrait vous dire exactement la date à laquelle la défunte vache " Beauty " a vêlé il y a vingt ans.

Après Hilary, M. Jefferies nous présente sa fille Cicely, enfant dans les premiers chapitres, presque nubile dans le dernier. Il nous la montre tour à tour assise rêveuse sur un bloc de bois, sous le manteau de la vieille

(\*) The game Keeper at home. Wild life in a Southern County. The amateur poacher. Greene fern farm. Hodge and his masters.

et spacieuse cheminée de la cuisine dont le soleil levant éclaire tous les jours une des fenêtres depuis quelque deux siècles, ou courant à travers la campagne, s'amusant à séparer les ramilles des grêles de leurs tiges, ou cueillant les fleurs du coucou pour en ronger les petites feuilles qui ont un goût de cresson. Ou bien elle regarde travailler les faucheurs, pour voir si, par aventure, le tranchant d'une faux atteint dans sa course un infortuné grenouille qui pousse un coassement désespéré. Plus loin, elle contemple les vaches, paissant au soleil, littéralement plongées dans le vert gazon émaillé de boutons d'or qui leur montent jusqu'aux genoux. L'une d'elles, au lieu de brouter comme ses compagnes, rumine paisiblement ; sa physionomie exprime une satisfaction intense, et de ses beaux yeux profonds, elle suit tous les mouvements de Cicely.

Plus loin encore, la jeune fille entend tomber des arbres qui entourent un champ de blé les notes plaintives du bruant, et le valet de charrue qu'on a posté là pour mettre en fuite les freux pillards, lui expliqua, sans doute par allusion à son propre régime, que ce refrain mélancolique signifie "un petit bout de pain et pas de fromage," *a little bit of bread and no chesse*. Ou bien elle aperçoit tout à coup, après avoir passé à travers une haie, le jeune et solide journalier Aaron "assis sur l'escabeau qui sert à traire les vaches, accroupi dans l'attitude d'un homme qui traite avec le seau entre ses genoux, mais plongé dans un sommeil et tout seul dans sa gloire. Il a bu trop d'ale et s'est endormi tandis qu'il trayait la dernière vache, et le troupeau l'a planté là et s'est mis à marcher sur une seule file et dans un ordre imposant vers l'étang, où il boit toujours après l'opération." Espérons que ce n'est pas son nom biblique qui a induit ce rustique enfant d'Albion à imiter certain patriarche plante-vigne. Quant à Mrs. Lockett, la mère de Cicely, c'est une brave et digne fermière dont le principal souci est de défendre à sa fille de manier le sel à la laiterie, parce qu'il détériore la peau des mains, et qui tire des augures du vol des oiseaux, tout comme un vieux Romain. Une seule pie est un heureux présage, mais deux annoncent un chagrin, et si l'on en voit trois—juste ciel!—les plus épouvantables catastrophes vous menacent. Il paraît que les pays protestants ont aussi leurs superstitions.

## III

En vous promenant dans les environs de la ferme de Lockett, nous ne tarderons guère à rencontrer un ruisseau à la surface duquel voltige un martin-pêcheur aux ailes azurées et vermeilles. Une poule d'eau s'aventure à sortir de dessous les arches d'un vieux pont, mais bat en retraite au moindre bruit suspect. Deux brillants et hardis bouvreuils gagnent à tire-d'ailes leur nid caché au plus épais de l'aubépine et un geai, sorti d'un bois de sapins, se poste un moment dans une haie pour éjaculer son cri fort et dur qui rappelle le bruit que fait la toile en se déchirant. N'oublions pas le petit étang au milieu duquel le pied-de-corneille forme comme un flot de verdure flottante et déploie en juin, à deux ou trois pouces au-dessus de la surface des eaux, sa corolle du blanc le plus pur avec un cœur d'or.

Mais il n'y a pas que les quadrupèdes, les oiseaux et les eaux courantes ou stagnantes qui jouent un rôle important à la campagne. Les insectes et surtout ceux dont l'économie domestique peut tirer parti, y ont droit à des égards particuliers. Aussi ne sont-ils pas oubliés dans ce grand tableau de la vieille campagne britannique. Ecoutez plutôt :

"Il arriva un dimanche matin, en juin, qu'un essaim d'abeilles sortit de la ruche qu'il occupait dans le jardin d'un cottage situé près de l'église d'Okbourne. La reine prit position dans un orme planté à côté du mur du cimetière, et un groupe nombreux de ses sujets ne tarda pas à s'établir sur les branches. Les abeilles se trouvant à une grande hauteur, le propriétaire du cottage, désireux de reprendre l'essaim, mais ne pouvant l'atteindre, recourut à un vieil expédient qui consiste à frapper une paire de pincettes contre une pelle, pour attirer les insectes par le bruit. Comme les portes de l'église étaient ouvertes pour laisser entrer l'air, les fidèles entendaient parfaitement le cliquetis discordant des outils, et le vacarme ne tarda pas à devenir si intolérable que, sur un signe du recteur, le bedeau sortit pour y mettre fin, car la patience de la congrégation était à bout. L'habitant du cottage renouça à son entreprise avec beaucoup de répugnance, mais comme pour venger le tort qui était fait à leur maître, dans le courant de la journée, les abeilles, quittant l'orme, entrèrent dans l'église et s'installèrent sous le toit. On s'aperçut bientôt qu'elles y avaient élu domicile définitivement, qu'elles étaient en train d'y faire leurs rayons et d'y déposer une provision de miel. Elles ne tardèrent pas à devenir la terreur des gens nerveux, autour de la tête desquels elles bourdonnaient sans cérémonie, tandis qu'ils chantaient des cantiques, et firent enfin si bien que la congrégation, obligée de se défendre à coups de livres de prière, de mouchoirs et d'éventails, se vit réduite à leur céder la place. Tous les efforts faits pour les déloger ayant échoué momentanément, le recteur dut se faire dresser une chaire d'occasion sous le porche de l'église et y célébrer le

service. Quant à la communauté, elle s'assit sur des bancs et des chaises dans le cimetière, quelques-uns prirent pour sièges les pierres tombales et d'autres s'accroupirent tout simplement dans l'herbe, à l'ombre d'un if."

Il n'est pas jusqu'aux légumes qui n'aient leurs annales mémorables dans l'histoire des champs. Nos lecteurs, tout intelligents qu'ils sont, ne s'étaient jamais douté certainement de l'influence décisive que peuvent exercer sur la destinée des empires..... les navets. Ils se figurent peut-être que c'est la machine à vapeur qui a tué la vieille Angleterre, erreur, erreur complète : c'est le perfide navet. Les terres incultes, auxquelles la digitale pourprée et les fleurs d'or des genêts faisaient comme une magnifique parure, les landes marécageuses tapissées de bruyères et les haies au milieu desquelles se cachaient de curieuses orchidées, les grands plateaux en pente où le lièvre se blottissait dans l'herbe, où tous les chevaux du royaume-uni auraient pu galoper à leur aise, tout cela—*auri sacra fames*—a été remué, bouleversé par la charrue, pour y planter le légume susmentionné, le plus méprisable de tous les légumes. Là où autrefois les gentilshommes campagnards se réunissaient pour courir, là où l'on chassait jadis le canard sauvage, on n'aperçoit plus à perte de vue qu'une mer de navets. L'idéal du personnage d'Alfred de Musset est réalisé. Ajoutons que les fermiers sont tout à fait de son avis, car si le paysage y a perdu au point de vue romantique, leur escarcelle y a beaucoup gagné.

## IV

Il n'y a pas hélas ! que les champs de course qui aient disparu. Autrefois chaque hameau avait son combattant attitré—quelquefois plus d'un—qui visitait les villages voisins aux jours de fête, c'est-à-dire de libations, pour prouver sa force aux champions locaux. Après s'être apostrophé comme les héros d'Homère, on se colletait dur ; mais après la bataille, on fraternisait le verre en main. Les mœurs se sont adoucies. On se provoque encore, mais on ne se bat plus. Les progrès de la civilisation, à en croire un vieux meunier, auraient d'ailleurs affaibli la race. Les hommes, disait-il, sont plus grands qu'autrefois et courent plus vite, mais ils n'ont plus le même pouvoir de résistance. A quoi, demandez-vous, le philosophe enfariné attribue-t-il cette dégénérescence ? à ce qu'au lieu de manger, comme autrefois, du bon pain de ménage, fait à la maison, on consomme aujourd'hui du pain blanc, plus délectable au goût, mais moins fortifiant.

Les estomacs se ressentent, eux aussi, de cet affaiblissement. Autrefois, les conducteurs de bestiaux, après avoir soupé, s'offraient, à titre de dessert, un biscuit, large comme la main, sur lequel ils étendaient le suif de la chandelle. Leurs faibles descendants ne veulent plus de cette friandise et poussent la délicatesse jusqu'à faire rôtir leur fromage, au bout de la fourchette, dans la flamme de la chandelle de nos jours. Et nous qui considérons les cosaques comme ayant le monopole exclusif de ce genre de consommation. *Sic transit gloria mundi*. Décidément, on voyait de drôles de choses dans la vieille Angleterre, et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en dépit des apparences, elle s'intitulât "merry England."

## V

Si la civilisation moderne a fait disparaître méchamment les landes incultes, les boxeurs et les biscuits suifés, en revanche, elle aurait introduit des améliorations notables dans l'état moral et social de la population des champs. L'ivrognerie aurait diminué. Autrefois, les fermiers les plus considérés tiraient des bordées, ou si vous aimez mieux, se livraient à des absences de huit jours, durant lesquelles ils se gorgeaient d'ale en jouant aux cartes, au fond d'un cabaret borgne, dont les volets étaient fermés même en plein midi. Nous avons ici un spécimen de cette honteuse et sale ivrognerie du nord, se satisfaisant à huis-clos, dans un bouge fétide, au milieu des odeurs les plus nauséabondes. Sans doute, aux yeux du moraliste, un pareil vice est toujours sans excuses. Quel contraste pourtant entre ce que nous venons de décrire et cette ivresse gaie, franche, exubérante du midi qui se couronne de roses, entonne de joyeuses chansonnettes et trébuche aux rayons du soleil, par le sentier odorant bordé de fleurs éclatantes.

Il paraît d'ailleurs que les ivrognes du bon vieux temps, bien qu'ils n'eussent aucune idée démocratique, en faisaient voir de dures à leurs moitiés. L'une de ces infortunées, à qui son aimable époux enlevait de force l'argent qu'elle gagnait en travaillant à une ferme voisine, s'avisait d'un ingénieux stratagème. Elle prit pour tirelire le pot à l'eau. L'ivrogne mit la maison sans dessus dessous pour découvrir l'argent, mais comme il ne se lavait jamais, il n'eut garde de le chercher là où il se trouvait réellement.

A propos d'ivrognes, si M. Jeffries ne les regrette pas, il n'en est pas de même à l'égard des vieux pots qu'il préfère de beaucoup aux récipients raffinés de l'époque actuelle. Il regrette les vieux pots de terre enluminés où l'on voit un chasseur en guêtres et en culottes courtes, visant éternellement une volée d'oiseaux sur lesquels son chien vient de tomber en arrêt. Dans

son enthousiasme, l'auteur n'hésite pas à les déclarer des œuvres d'art. Il leur trouve un air nature, un air "vécu." Les scènes qu'ils nous représentent nous font voir et connaître les hommes qui s'y abreuvaient. Nous aussi, versons un pleur sur les vieux pots..

Un autre bienfait de la civilisation moderne—qui s'en serait douté—c'est que le fermier a plus d'égards pour sa compagne. Il lui donne le bras. Celui de la vieille roche marchait généralement à deux ou trois pas devant elle ou de l'autre côté de la route, même pour aller à l'église se prosterner aux pieds du grand libérateur qui a proclamé l'égalité des âmes devant Dieu. On nous jette toujours à la tête le respect de nos aïeux pour la femme. Serait-ce encore une introduction de quelque esprit chagrin, bonne à mettre au rancart dans la basse-cour des canards historiques.

## VI

Enfin il semblerait que ces glorieuses libertés dont John Bull est aujourd'hui si fier, ne laissent pas que d'être naguère fort mitigés. Dans les détails de la vie, elles n'étaient guère autre chose qu'une étiquette pour les populations rurales. Nous traduisons :

"Hilary disait qu'à cette époque-là, dans les petites villes de campagne, les gens devaient apporter la plus grande circonspection dans leurs actes, de peur d'offenser quelque gros bonnet du canton. Il se rappelait un marchand qui lui avait raconté être tombé dans une fâcheuse aventure, pour avoir fait poser un marteau neuf sur la porte de sa demeure particulière, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation d'un vieux gentleman. Ce personnage n'avait absolument rien à faire avec la propriété, mais s'y était retiré et gouvernait ses voisins avec une verge de fer. Le vieux marteau était tout à fait hors d'usage, mais à peine avait-on placé le neuf, que l'infortuné propriétaire fut sommé à comparaître en présence du vieux gentleman courroucé qui lui demanda, dans un état de rage inexprimable, ce qu'il prétendait faire en se mettant ainsi au-dessus de sa condition. Le marchand ne put apaiser son persécuteur qu'en le priant humblement de se rendre chez lui pour examiner le marteau mis au rebut, et en promettant de le faire remettre sur la porte, si on le trouvait en état de servir. Dans ce temps-là, un homme osait à peine sortir avec un chapeau neuf sans en suggérer d'abord l'idée à son supérieur dans l'échelle sociale."

Remarquez qu'à la même époque, les écrivains et les orateurs de la Grande-Bretagne, l'exaltaient comme la terre de la liberté par excellence, la seule où elle pût fleurir. Sans doute, le régime de Napoléon Ier, voire même celui des souverains de la sainte-alliance, n'était pas d'une felle mansuétude ; mais il faut croire que les glorieuses immunités conférées par la constitution anglaise aux sujets britanniques étaient dans ce temps-là le privilège des gentleman, et que les ruraux de la vieille Angleterre s'accoutumaient d'une liberté qui ressemblait fort à celle des fibres de la Grande-Armée.

FRÉDÉRIC DE KASTNER.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Ce ne sont pas les mots, mais les sentiments et les situations qui inspirent la musique ; de là de belles mélodies sur de sottes paroles.

\* \*

Trop faciliter le travail de l'enfant ou trop sucrer une médecine, c'est en détruire la vertu.

\* \*

On n'est bien servi que par des hommes assez forts pour vous nuire.

\* \*

Sur le marché politique, le riche se vend aussi bien que le pauvre ; seulement il se paie plus cher.

\* \*

Les vieilles nations ont parfois un luxe de végétation parasite qui leur prolonge l'apparence de la vie, en achevant de les épuiser : c'est le gui des vieux arbres.

\* \*

Il y a pire gaspillage que celui de l'argent : le gaspillage des hommes.

\* \*

On a plus vite fait le procès aux choses qu'à soi-même : celui dont la vue baisse accuse la maison d'être obscure.

\* \*

La vanité est la mère Gigogne des sottises.

G.-M. VALTOUR.

\* \*

Une belle âme dans un corps infirme, c'est un excellent pilote dans un mauvais vaisseau.

LA MOTHE LE VAYER.

\* \*

Il n'y a de nouveau que ce qui a vieilli. CHAUCER



M. PASTEUR, de l'Académie française.

## APRÈS

Huit jours à peine ont entamé l'année ;  
Où sont-ils donc ces souhaits chaleureux,  
Ces pronostics d'une ère fortunée,  
Ces vœux ardents qui nous faisaient heureux ?  
Une semaine, et je trouve les hommes  
Tels qu'ils étaient aux jours de l'an passé.  
Pauvres humains, quels grands enfants nous sommes !  
Eveillons-nous, le rêve est effacé !

Hélas ! les cœurs ont perdu leur élan :  
Envolez-vous souhaits du jour de l'an !

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Le 7 janvier 1882.

## CHOSSES ET AUTRES

La *Revue du Monde Catholique*, de Paris, reproduit dans son numéro du 15 décembre, une partie des lettres de Crémazie, publiées par la *Revue Canadienne*.

On est à terminer à Ottawa, à l'hôtel Russell, des réparations qui en feront un des plus jolis hôtels du Canada. Le prix de la pension ne sera pas élevé : il restera de deux à quatre piastres par jour.

M. Lefavre, consul général de France, à New-York, et M. C.-O. Perrault, vice-consul à Montréal, viennent d'être nommés, le premier, officier et le second chevalier de la Légion d'Honneur. Nos félicitations cordiales aux nouveaux dignitaires.

Nous avons vu et admiré à Ottawa quelques portraits dus au crayon de M. Achille Fréchette, traducteur français aux Communes, et frère de M. Louis-H. Fréchette. Ces portraits révèlent un talent de portraitiste hors ligne et une touche tout à fait artistique. La plupart des portraits au crayon que nous voyons ici, sont le plus souvent affreux, mais sous la main de M. Fréchette ils sont réellement des œuvres d'art.

L'éclairage à la lumière électrique exige de grandes précautions en ce qui regarde les fils conducteurs du fluide. Il y a quelques jours, un des serviteurs du marquis de Salisbury ayant à réparer une clôture peu élevée sur laquelle passait le fil qui conduit l'électricité à la résidence du marquis, tomba foudroyé, comme s'il avait été frappé par le tonnerre. Il faut que ces fils soient placés très haut, sur des poteaux de télégraphe ou bien enfermés dans des tuyaux placés sous terre.

On nous adresse la lettre qui suit :

Québec, 31 décembre 1881.

Messieurs les Rédacteurs,

Séduit par les belles paroles d'un prospectus qui promettait de faire entrer dans les familles canadiennes la vertu sur les ailes de la littérature, j'ai pris un abonnement à *L'Album des Familles*. Après l'avoir examiné, je me suis aperçu que ce n'était que la continuation de feu le *Foyer des Familles*. Pourquoi changer de nom pour nous présenter la même chose ? Je suppose que s'il arrive malheur au nouveau-né, on le fera ressortir de ses cendres encore sous un nouveau nom : *Le Drapeau des Familles* par exemple.

Cet inutile changement de nom est encore ce que j'ai de moins grave à reprocher à cette publication.

Après avoir fait l'éloge du Père de Smet, le fameux missionnaire, *L'Album* glisse la perle que voici :

En souvenir de lui, le fameux chef des Sioux, converti par le missionnaire jésuite, *Taureau-Assis*, a plusieurs fois relâché sans rançon des Canadiens et des Français. Il n'en voulait qu'aux Américains, envahisseurs de son territoire.

Il paraît, d'après cette rédaction, que le Père de Smet ne s'appelle pas de ce nom, mais *Taureau-Assis*, qui doit être parent de *Sitting Bull*, ou le bœuf assis.

Cette courte citation ne donne qu'une faible idée de l'ensemble de *L'Album*.

Je n'ai que rarement vu pareil dévergondage de plume ! Je ne souhaite à personne de lire dans *L'Album* un article intitulé : *Une page oubliée de notre histoire*. Ça a la prétention d'être une description de la grande fête du 24 juin 1880, à Québec. Il faut pourtant que je vous inflige, non pas une page, mais une phrase de cette incroyable description. L'auteur, après avoir parlé des *Buttes à Neveu* " qui se courbèrent si douloureusement jadis sous ce glaive " et du défilé de la Saint-Jean-Baptiste, l'auteur nous apprend que les orateurs adressèrent la parole, puis il s'élança en pleine fantaisie littéraire, genre LaPalice :

Les chars historiques furent certainement ceux qui s'attirèrent le plus de félicitations de la part des connaisseurs, (comment trouvez-vous ces chars qui jettent les orateurs dans l'ombre ?) tant par leur valeur artistique, que par la mission exceptionnellement choisie, intéressante et difficile que s'était imposée la personne éminent-

ment d'esprit qui, la première, en conçut l'heureuse idée. Le regard étonné eut voulu dans son admiration en embrasser tous les détails, depuis la forme semi-sphérique de la première plate-forme avec sièges en amphithéâtre, les oriflammes multicolores ornant gracieusement la corniche extérieure du dôme d'élégance et de perfection architecturales et proclamant les célébrités du clergé canadien, les couronnes de verdure mettant en relief des noms fameux écrits en or, et suspendus aux chapiteaux des colonnades légères qui soutenaient le dôme étoilé, dont les franges d'argent et les festons de soie protégèrent des ardeurs du jour le frais et gracieux tableau présenté par la réunion des cinquante élèves de l'Académie Commerciale, personnifiant, chacun dans leurs riches costumes caractéristiques, ceux de nos ancêtres qui, depuis la découverte du Canada jusqu'à nos jours, auront mérité l'honneur et la gloire d'inscrire leurs noms sur le socle d'or de la renommée.

Bref ! respirons un peu et avouons que cette page oubliée avait bien mérité son sort !

Comme style, incohérent, incompréhensible, baroque, j'ai rarement vu quelque chose de mieux réussi et cependant j'en ai déjà vu de belles ! Il serait temps qu'on ne tolérât plus de pareilles élucubrations, qui ne sont que de nature à nous nuire aux yeux des étrangers sans compter qu'elles font concurrence à des ouvrages sérieux. Franchement que dirait un Français, si cet *Album* lui tombait sous les yeux ? Nous engageons la direction de cette publication à la surveiller de plus près et à n'y admettre que des écrits moins prétentieux et au moins intelligibles sinon intelligents. Je ne veux pas faire de critique littéraire, car je sortirais par là de mon rôle de père de famille et

D'ORTIECULTEUR.

## NOS GRAVURES

LE THÉÂTRE DE VIENNE, INCENDIÉ

Nous donnons aujourd'hui une magnifique gravure représentant la façade du théâtre de Vienne, incendié le 8 du mois dernier. Nous avons fait part à nos lecteurs de ce terrible accident qui a coûté la vie à près de 1000 personnes. Cette catastrophe a fait sensation dans presque toutes les parties du monde.

L'INCIDENT DE CORK (IRLANDE)

Parmi les incidents sanglants qui se sont, dans ces derniers temps, produits dans cette malheureuse Irlande, on doit signaler la rencontre entre un détachement de police et une bande de rebelles près de Mill-Street, non loin de Cork. Les insurgés étaient à la recherche d'armes qu'ils supposaient cachées chez des particuliers.

Les autorités, prévenues, avaient envoyé sur les lieux une brigade d'agents de police, commandée par le capitaine Plunkett.

Dans la soirée, la force armée surprit les rebelles au moment où ils allaient envahir la maison de M. Pomey ; on leur commanda de se retirer ; ils répondirent par une décharge de coups de fusils et de revolvers. La police riposta aussitôt. Le fils d'un fermier du nom de Nickey fut tué sur le coup ; quatre autres rebelles furent grièvement blessés. Du côté de la force armée, un agent fut atteint d'un coup de fusil qui mit sa vie en danger.

Puis, la bande se dispersa ; quatre insurgés seulement tombèrent entre les mains de la police qui les poursuivit pendant quelques minutes.

M. PASTEUR

M. Pasteur n'avait pas attendu les suffrages de l'Académie française pour s'immortaliser. Immortel il le fut dès ses premiers pas dans la science. Travaux de premier ordre en physique moléculaire, solution de la doctrine de la génération spontanée, traités sur le vin, sur le vinaigre, sur les maladies des vers à soie, sur la bière, théorie des germes dans les maladies contagieuses qui transforme en ce moment même la médecine et la chirurgie, enfin découverte des virus-vaccins contre le charbon et le choléra qui déciment les étables et les basses-cours : on l'a dit et je puis le répéter ici, l'Académie en honorant de telles œuvres s'est honorée elle-même.

C'est au collège d'Arbois que M. Pasteur fit ses premières études. L'homme illustre d'aujourd'hui, né en décembre 1822, était alors un petit garçon laborieux, patient et tenace qui faisait tous les ans, au mois d'août, son ample moisson de couronnes en papier ; peut-être fort en thème, surtout fort en dessin. Ah ! le prix de dessin, comme il le remportait avec orgueil ! Le dessin, sa passion, absorbait tous ses jours de congé. Le jeudi et le dimanche on le voyait aller d'une maison à l'autre faire au pastel le portrait des voisins. Si seulement son père l'eût écouté, il aurait brusquement tourné le dos au tableau noir et jeté la craie par les fenêtres. Chaque vigneron d'Arbois aurait eu son portrait signé *Pasteur*.

Les pères ont par bonheur d'autres idées que les enfants. Celui de l'élève Pasteur admirait le corps universitaire. Son fils rêvait d'une palette, on lui donna une férule.

Ce ne fut pas sans regrets que le petit Pasteur dit adieu à ses crayons et partit pour Besançon. Le voici à la fois élève et maître d'études au lycée de cette ville, maître-surveillant pendant l'étude des élèves mêmes dont il était le condisciple pendant la classe. Dur métier, n'est-ce pas ? Mais aussi, quels appointements ! 24 francs par mois ! Et par dessus le marché, à trois heures du matin, un veilleur de nuit venait le secouer dans son lit avec ces mots invariables : *Allons, monsieur Pasteur, il faut chasser le démon de la paresse !*

Un an plus tard, nous trouvons notre jeune maître d'études à la maison Barbet, fameuse école préparatoire d'où il ne sortira que pour entrer à l'école normale en compagnie des jeunes Mézières, Boissier, Caro, aujourd'hui ses confrères.

L'horizon s'ouvre désormais devant lui, sa voie scientifique est tracée, il s'y engage avec ardeur, tout embrasé déjà de la flamme intérieure des grands conquérants. Chercheur infatigable ; il marche de découverte en découverte. Tous les problèmes qu'il aborde il les résout et les expose avec cette clarté qui, selon le mot de Vauvenargues, est le vernis des maîtres. Ses recherches ont une utilité pratique immédiate. Un jour, c'est le vin, un autre c'est le vinaigre, plus tard c'est la bière dont il améliore la fabrication et assure la conservation. On lui demande d'étudier une maladie désastreuse qui ruine une des principales cultures du Midi. Il part pour Alais sans avoir jamais vu ni touché un ver à soie, et, quatre ans après, il en revient laissant aux populations séricicoles des armes souveraines contre le fléau.

Le charbon, une autre maladie, ravage les troupeaux : il étudie le mal dans ses causes, ses effets, sa contagion ; le mal même, c'est-à-dire le virus mortel, isolé, cultivé, comme on ferait d'une plante dans un terrain approprié, devient entre les mains du savant un agent de préservation, un vaccin.

Dès le début de sa carrière, M. Pasteur avait appelé sur lui l'attention du monde savant. Ses découvertes étaient si originales que l'illustre M. Biot pouvait écrire, en 1853, au père du jeune chimiste, récemment décoré, la lettre suivante :

" La distinction véritable du savant ne dépend que de lui et nullement de la faveur ou de l'indifférence d'un ministre. Dans la position où votre fils s'est placé, sa réputation grandira par ses travaux, sans qu'il ait besoin d'autre appui, et l'estime qu'ils lui ont déjà méritée, qu'ils lui mériteront tous les jours davantage, lui sera décernée, sans contradiction comme sans appel, par le grand jury des savants de tous les pays du monde, tribunal toujours juste, duquel seul nous relevons ! "

Pouvait-on prophétiser en plus beau langage l'avenir du nom de Pasteur, la célébrité, l'admiration et le respect dont il serait un jour entouré ? Et quelle émotion pour le correspondant de M. Biot ! La croix, il n'avait pas rêvé davantage pour son fils, lui qui avait gagné la sienne sur les champs de bataille de l'Empire. Professeur à la Faculté de Strasbourg et décoré ! A trente ans ! Son ambition était satisfaite. Que dirait-il aujourd'hui que le nom de son fils est celui d'un bienfaiteur de l'humanité, une des gloires les plus pures de la France ?

## LES MORTS DE L'ANNÉE

1881—qui n'est plus—à vu s'éteindre plusieurs célébrités, tant dans la politique que dans les sciences et les arts.

Quatre chefs d'Etat sont morts dans cette année : le czar Alexandre II, le prince des Pays-Bas, le président Garfield et M. Anderwert, président de la Confédération Suisse.

Dans le monde politique, le nombre des victimes est considérable : MM. de Girardin, Dufaure, Drouyn de Lhuys, de Tillancourt, lord Beaconsfield, Albert Joly... et le fameux communal Blanqui.

Dans le monde littéraire : Littré, de Saint Victor, Paul Parfait, de Ricard, Emile Crémieux, Charles Girard, etc.

Dans le monde artistique : Vieuxtemps, Rubenstein, Savard, Escudier, Reber, Cogniet, etc.

Dans le monde des sciences : Michel Charles, Pelouse, Sainte Claire Déville, Armand Moreau, Cortambert, etc.

Les marchands de gros du Canada font de plus forts achats en Angleterre cette année qu'ils n'en ont fait depuis plusieurs années.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

## UN CONTE DE MA NOUBRICE

Je n'ai nullement l'intention de rendre célèbre ma nourrice. Je ne demanderai pas qu'on donne son nom à une rue. Encore moins qu'on élève une statue à son intention, pour lui tenir compte des soins qu'elle m'a prodigués avec abondance. Mais je crois de mon devoir de lui consacrer quelques lignes en souvenir des instants de joie qu'elle a donnés aux petits enfants qui l'entouraient.

Ci-dessous le récit d'un des contes qu'elle nous débitait.

## LE LOUP ET LE BUCHERON

Il était une fois un bûcheron. Il était en même temps un loup. Le bûcheron, Thomas, vivait chichement avec sa femme, Marie, dans un bien qui bordait la lisière du bois. Le loup, un vieux loup, connu dans le pays sous le nom de Martin, vivait, ou plutôt vivait mal de ce qu'il pouvait attraper dans la forêt.

Un jour, en rentrant chez lui, Thomas dit à sa femme :

—Je crois que je viens de commettre une mauvaise action.

—Laquelle ?

—J'ai tiré sur Martin qui ne me menaçait pas, qui ne cherchait pas à tomber sur moi, et je lui ai enlevé l'oreille d'un coup de fusil. J'en ai remords, mais bah ! après tout, ce n'est qu'un loup. Et que cela ne te tourmente pas, prépare la soupe, fais chauffer l'eau vite et vite, car j'ai une faim de loup.

Et après avoir ri tous deux de cette plaisanterie, Thomas et Marie se mirent en devoir de préparer le souper. Thomas éplucha les légumes et tira de son bissac un saucisson et un morceau de lard fumé, tandis que Marie mettait dans la cheminée un chaudron plein d'eau, et sous le chaudron une bonne flambée de bois mort.

Tandis que l'eau bouillait, Thomas apprêtait le couvert.

Deux minutes après, on était à table. Mais au moment de servir la soupe, on entendit un léger bruit à la porte de la demeure.

—Qu'est-ce donc, dit Thomas ? Il me semble qu'on a remué le loqueteau.

—Tu me fais peur, répliqua Marie déjà tremblante.

Aussitôt ces paroles prononcées, la porte s'ouvrit et un énorme loup apparut.

C'était Martin.

Venait-il reprocher à Thomas la perte de son oreille ? On ne l'a jamais bien su. Mais Martin tirait la langue, montrait ses dents et semblait dire à Thomas : J'ai faim !

Marie, plus morte que vive, claquait des dents. Mais Thomas ne perdit pas la tête. Dès qu'il vit le loup s'approcher de la cheminée et flairer de la langue le lard et le saucisson qui mijotaient dans le chaudron, il fut pris d'une inspiration subite, et, faisant un signe à sa femme en désignant et la marmite et le museau de Martin, il lui cria : *Marie, verse !* Marie comprit, s'empara de la marmite, et jeta la soupe toute bouillante sur la gueule de Martin, qui se sauva en jetant des cris de douleur qu'on devait entendre de deux lieues à la ronde.

Thomas ferma vivement la porte sur le loup, mit le verrou et se félicita d'avoir échappé, ainsi que sa femme, à la voracité du loup. Mais hélas ! Plus de souper ! le lard et le saucisson dans les cendres, le bouillon répandu, et rien.

—Ça sera pour demain, dit Marie.

—Demain, demain, répondit Thomas, mais j'ai faim.

—C'est bien fait, ajouta Marie, pourquoi as-tu fait du mal à ce pauvre Martin, qui ne te faisait rien. Il a beau être loup, on n'est pas méchant 365 jours dans l'année. Ce n'est pas comme lorsqu'on est bête, on l'est toujours, toute l'année, à chaque heure, à chaque instant... Dame, mieux vaut encore être un méchant qu'un imbécile... on a des heures de repos, et pour une fois que Martin était bonne personne, tu en as profité pour tomber sur lui. C'est bien fait, et, pour te punir, tu te coucheras sans souper.

Thomas fit la grimace et se coucha sans souper.

Le lendemain matin, au petit jour, Thomas partit en forêt pour couper du bois, car la saison était rude. Il avait neigé toute la nuit. La campagne était tellement blanche, qu'il semblait, comme on dit dans le pays, que le bon Dieu venait d'étendre son linge.

Thomas partit donc, son sac sur le dos et sa cognée attachée à sa ceinture. Arrivé près d'un fourré qui bordait la route, le bûcheron se mit en devoir de faire son bois quand tout à coup, au bout de la grande avenue, il apparut ? qui ? son loup qui cheminait vers lui d'un pas tranquille.

—Diable ! se dit Thomas, voilà Martin qui vient me demander compte de son oreille et de son museau. Que faire ? Entrez dans le taillis ? Il me happera plus à son aise. Me sauver sur la grand'route ? Il court plus fort que moi. D'ailleurs, il a quatre pattes et je n'ai que deux jambes. Ah ! une idée ! J'ai toujours entendu dire que les loups avaient peur d'un corps mort. Couchons-nous à terre et ne bougeons plus.

Aussitôt pensé, il fut fait. Thomas s'étendit tout de son long sur la route. Il était temps. Le loup arrivait.

—Oh ! oh ! se dit Martin en s'approchant, en croi-

rai-je mes yeux ? C'est Thomas, c'est mon bourreau !... Mais, grands dieux ! Serait-il mort ! Voyons donc !

Et le loup s'approcha de Thomas, qui retenait sa respiration et faisait le mort du mieux qu'il pouvait ; il le flaira, le retourna et se dit de nouveau à part :

—Décidément, Thomas est mort ! Eh bien, il ne l'a pas volé, celui-là ! Il m'a fait assez de mal pendant sa vie !

Puis, comme frappé d'une idée, il s'ajoute un mot à lui-même : c'est une bonne aubaine ! Si j'allais en faire part à mes camarades, quelques joyeux loups que j'ai laissés dans la forêt ! Et, tout aussitôt, Martin s'empressa de réunir quelques branches d'arbre autour de Thomas, et y joignit des feuilles sèches et, quand il fut bien chaudement enfoui dans les broussailles, il se disposa à rechercher ses amis.

Pendant ce temps, Thomas tremblait comme la feuille, mais en dedans ; au dehors, il n'aurait osé. Le loup se serait aperçu qu'il n'était qu'un faux mort. Mais toujours est-il que Thomas se disait : Que veut-il faire ? pourquoi a-t-il tant de soin de moi ? il me dortote, il me caresse, il me couvre de branchages ; Martin serait-il un bon loup, un bon génie, que j'ai eu bien tort de martyriser ? Mais tout aussitôt, Thomas entendit et vit à travers les feuilles Martin qui s'en allait comme il était venu, par la grande route. Il entendit ses pas, patapon, patapon, puis plon, plon, jusqu'à ce qu'il n'entendit plus rien, car le loup détalait à toute vitesse. Alors Thomas se leva sur son séant, puis tout debout.

Il rajusta son sac, reprit sa cognée et fit mine de déguerpir au plus vite. Mais il aperçut au loin Martin, suivi d'une bande de loups qui accouraient au plus vite. Diable ! dit Thomas, ils reviennent ! que devenir ?

—Ah ! —et Thomas s'empressa de monter au haut d'un grand arbre placé près de là, en disant : Je suis tranquille, les loups ne sont pas comme les ours, ils ne grimpent pas aux arbres. D'ailleurs, je suis caché par le feuillage. Et Thomas grimpa, grimpa... Il était temps ! Martin et sa bande arrivaient et Thomas, du haut de son arbre, les voyait chercher, flairer, éparpiller de la patte les feuilles et les branches d'arbre. Ils ne trouvaient rien. Martin lui-même était inquiet. Déjà ses camarades le regardaient de travers et semblaient lui dire : Tu t'es moqué de nous ! Tu nous promets une bonne proie, un bûcheron à dévorer, et nous ne trouvons personne. Embarras de Martin, qui ne sait que répondre. Son embarras semble suspect à ses amis, qui se mettent à tomber sur lui. En vain Martin proteste de son innocence. Il met la patte sur son cœur, comme pour témoigner de sa bonne foi. Les autres n'écoutent rien et tombent de plus belle sur lui. C'est alors que Martin, se sentant vaincu, appelle la Providence à lui, et fait comme tous les malheureux, qui adressent un recours suprême, il lève les yeux au ciel, et que voit-il ?

Il voit Thomas juché sur son arbre ! Il semble le narguer. Tout aussitôt Martin arrête ses amis, il veut parler pour sa justification.

—Nous n'écoutons rien, lui répondent-ils dans la langue qui leur est particulière.

—Mais voyez donc ?

Et Martin leur montra Thomas qui les dominait du haut de son arbre.

—Tiens ! c'est Thomas ! acclamèrent les loups en chœur.—Mais comment parvenir jusqu'à lui ?

La bande entière se posa devant l'arbre en tirant la langue et en se purléchant ; mais si loup qu'on soit, il était impossible d'avoir la langue assez longue pour atteindre jusqu'à Thomas.

—Un instant, cria Martin à ses camarades, j'ai une idée.

—Voyons !

—Vous savez, répliqua Martin, qu'il nous est impossible de monter aux arbres. Les côtes de nos corps s'y opposent. Nos côtes sont en long, et nous ôtons toute flexibilité. Ah ! si nous étions des ours ? Si, comme eux, nous avions les côtes en travers, nous aurions déjà grimpé là-haut. Et après s'arrêtant : Mais nous ne sommes pas des ours, nous ne sommes que des loups. On n'est pas parfait. Et pourtant si vous vouliez m'aider et me seconder dans l'idée que j'ai ?

—Explique-toi.

—Eh bien ! voilà. Nous allons nous faire la courte échelle en sautant sur les épaules les uns des autres ; de cette façon, nous gagnerons le faite de l'arbre où Thomas s'est réfugié...

—Bravo ! crièrent les loups.

—Mais, dit l'un d'eux, le plus prudent de la troupe, quel est celui de nous qui se mettra le premier au pied de l'arbre, et soutiendra le poids des autres ?

—Pas moi ! pas moi ! crièrent-ils.

Mais le dernier loup qui avait si bien parlé, continua ainsi :

—Puisque c'est Martin qui nous a attirés dans cet endroit, puisqu'il nous avait promis un bûcheron à dévorer, c'est à lui de nous en fournir les moyens.

—Permettez, permettez, dit Martin, je n'en aurai pas la force, voyez mon oreille, voyez la gueule que j'ai, je serai un bien mauvais soutien.

—Qu'importe ! tu seras le dernier ou plutôt le premier à l'assaut. Allons ! haut ! vite !

Et le pauvre Martin fut placé le premier au bas de l'arbre, puis un autre sur son dos, puis un autre, puis un autre...

Pendant ce temps, Thomas qui assistait, du haut de son arbre, au siège qu'on préparait, et auquel il ne comprenait rien tout d'abord, mais dont il se rendit compte bien vite quand il vit le troisième loup sur le dos de ses camarades, se livra à de tristes réflexions.—Mais ils vont arriver jusqu'à moi, se dit-il ? Ah ! Marie avait bien raison ! Pourquoi ai-je abattu l'oreille à Martin ? Pourquoi lui ai-je brûlé le museau ?

Pourquoi ? Mais les loups avançaient toujours. Et Thomas perdait son temps à réfléchir, quand il aperçut un dernier loup qui arrivait jusqu'à lui. C'en était fait ! Tout à coup un éclair illumina son cerveau. Il avait remarqué que Martin avait été placé le premier et supportait le poids des autres. C'est alors qu'il s'écria : *Marie, verse.*

En entendant ces mots, Martin eut peur qu'une autre marmite pleine d'eau bouillante ne lui arrivât en plein museau. Il se retira vivement ! Les autres loups tombèrent en criant, gueulant, avec des côtes enfoncées, des membres contusionnés et se sauvèrent en regagnant leurs tanières. Le champ était libre. Thomas aussi. Et précipitamment, il descendit de son arbre, et chercha à gagner la ville au plus tôt.

Mais en s'engageant vers la grande route, il rencontra des brigands qui venaient de voler une voiture chargée de barriques. Dans la crainte d'être dénoncés par Thomas, ils s'emparèrent de lui, défoncèrent une barrique vide, dans laquelle ils le fourrent, puis les douves remises, la bonde retirée pour le laisser respirer, ils l'abandonnent sur la route.

Déjà depuis deux heures Thomas gémissait dans son tonneau, quand il entendit un léger frôlement qui avait lieu autour de son tonneau. Il met l'œil à la bonde, regarde, et aperçoit son loup, Martin, qui revenait à la découverte, inquiet de savoir ce qu'était devenu Thomas, son bourreau.

Thomas, qui ne savait comment sortir de sa prison, attendit quelques instants, puis Martin, qui flânait et qui flairait toujours autour du tonneau, en arriva à fourrer sa queue par la bonde. Thomas s'empara, la tira très fortement. Le loup, saisi, effrayé, prit sa course, entraînant Thomas et la barrique, suivit la route, entra dans la ville, et, grâce aux soubresauts qu'il fit faire à la barrique sur les pavés, la défonça, la mit en pièces, et Thomas se trouva libre, seul, ayant la queue de Martin à la main.—Il était sauvé et délivré de Martin, car on assure dans le pays que le loup, honteux, défiguré, boiteux, et sans queue, n'osa plus se montrer dans le pays.

PAUL SIRAUDIN.

## NOUVELLES

Le czar de Russie a gracié les évêques polonais qui avaient été exilés en 1865.

On évalue à \$1,000,000 les revenus du chemin de fer Q. M. O. & O. pendant l'exercice 1881-82.

Une dépêche de Paris annonce la mort du général Bataille.

Le comte de Dunmore a acheté 50,000 acres de terre dans le comté de Dorchester, à raison de \$3 l'acre, afin d'y établir des colons.

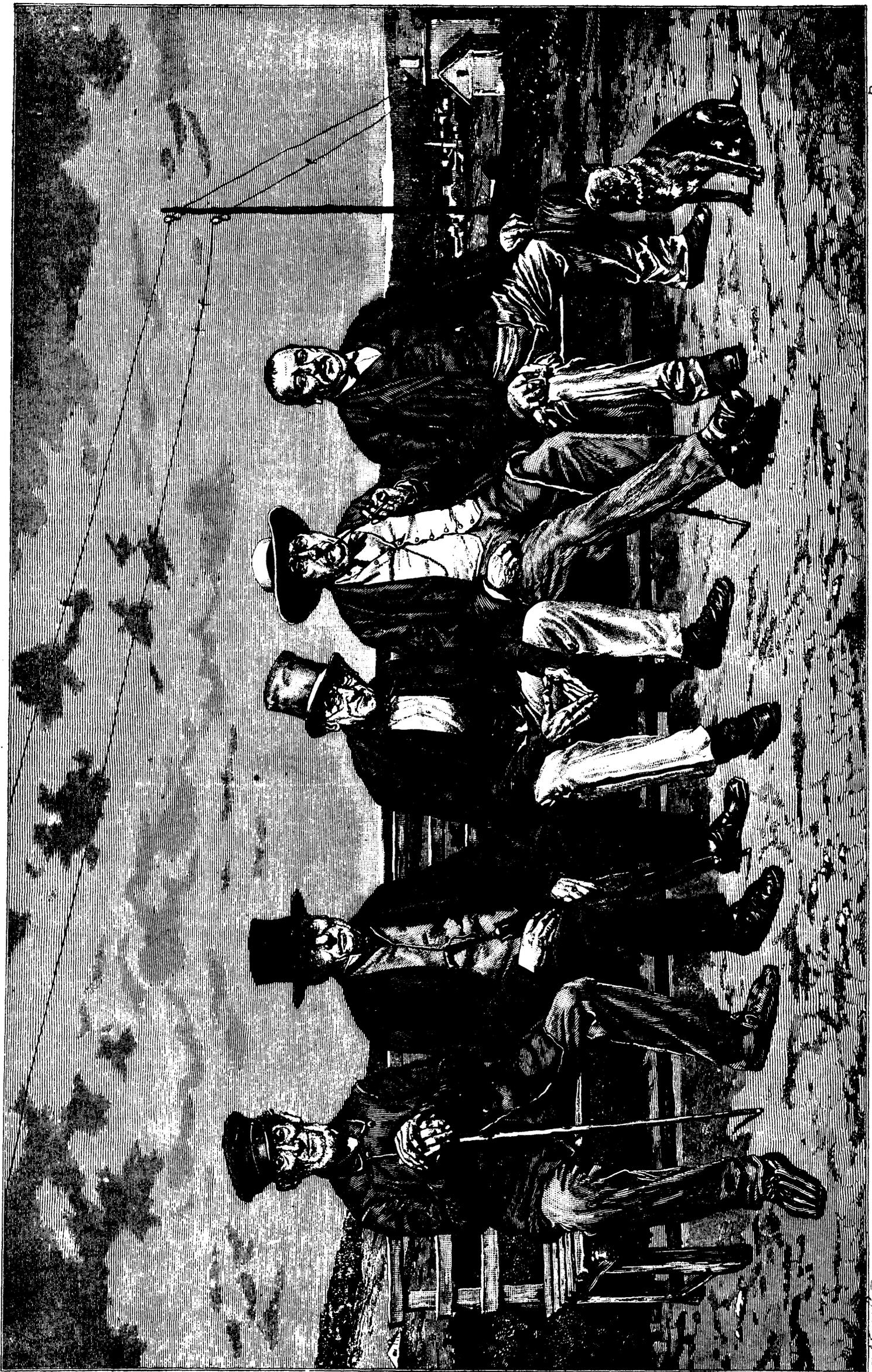
On dit que le prisonnier Moreau, qui a tué sa femme dans le comté de Rimouski, a déclaré avoir un complice, lequel a été arrêté.

La municipalité de Merrickville se propose de garantir un bonus de \$20,000 pour la construction de la section du chemin de fer du Pacifique ou du chemin d'Ontario et Québec, entre Smith's Fall et Montréal, pourvu que cette ligne traverse Merrickville.

Des nouvelles d'Acra (Afrique) confirment la rumeur mise en circulation que deux cents jeunes filles avaient été immolées par ordre du roi des Achantis, pour faire du mortier avec leur sang. Ces jeunes filles avaient été enlevées aux tribus voisines.

La fabrique de sucre de Berthier mettra avant longtemps cinquante mille livres de sucre de betteraves sur le marché. Cette fabrique a coûté \$80,000. C'est un des plus beaux édifices de la province et l'usine la mieux montée qui existe même en France et en Allemagne.

Si les exportations de beurre et de fromage des Etats-Unis ont considérablement diminué l'année dernière, les exportations d'huile de pétrole ont présenté au contraire une augmentation remarquable. D'après les statistiques, les Etats-Unis ont exporté pendant le premier semestre de 1881, 423,000,000 de gallons de pétrole évalués à \$40,000,000 tandis que les exportations de la même période de l'année 1880 n'avaient été que de 296,000,000 évalués à \$29,000,000.



FERRICHON SG

Jules Grosse

LES VIEUX RENTIERS

En province?... Ami, nous y sommes!  
 Est-il ailleurs calme pareil  
 A celui de ces cinq bonshommes  
 Qui se rôtissent au soleil?

Chacun d'eux n'a-t-il pas son type?  
 Et ne reconnaît-on pas bien  
 Le gros percepteur à sa pipe,  
 Le vétérinaire à son chien?

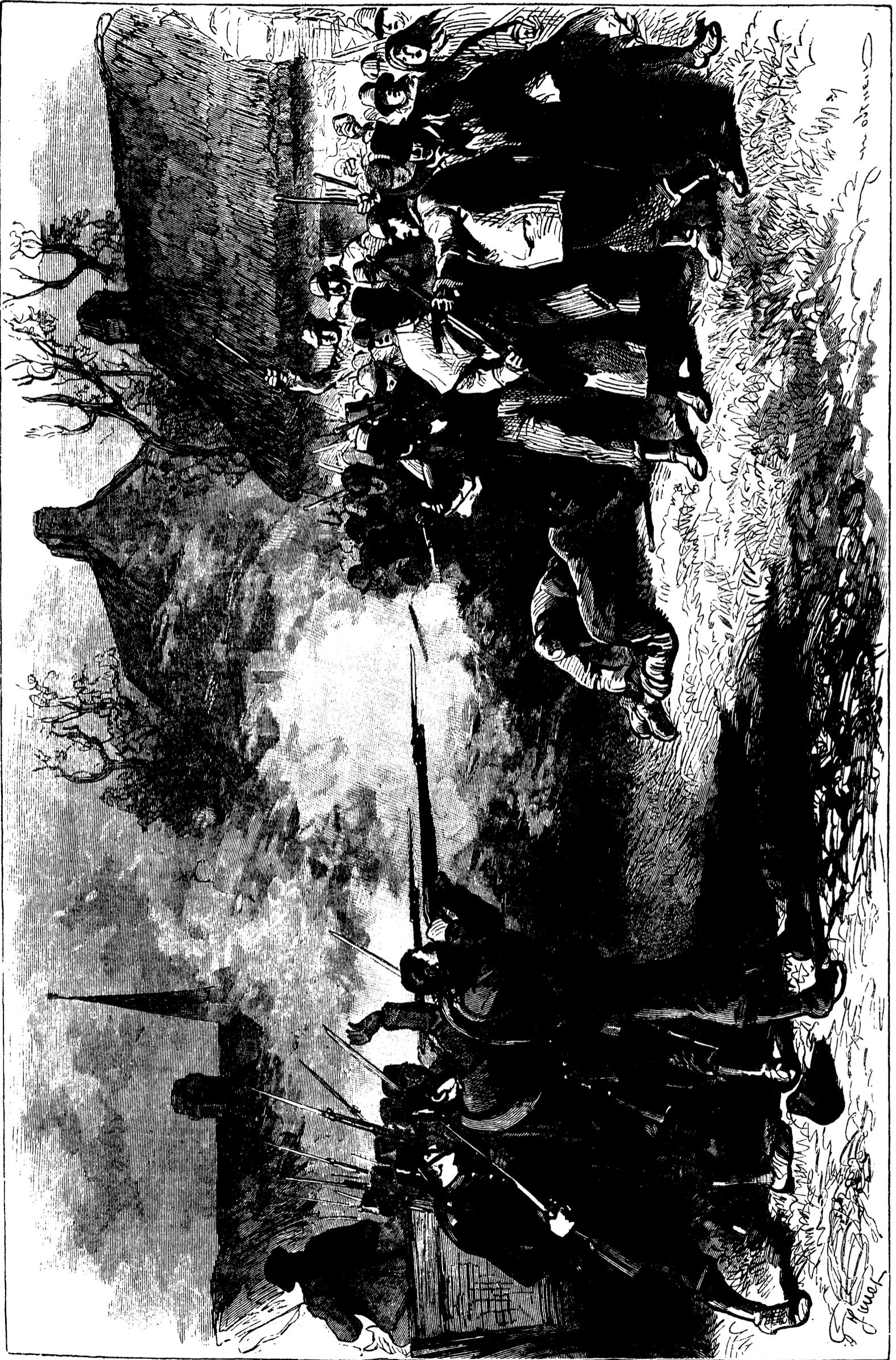
Je trouve même certain charme  
 Aux lunettes du vieil huissier,  
 Au collier blanc de l'ex-gendarme,  
 Au ribard bleu de l'épicier.

Tous les jours, quittant sa demeure,  
 Ce quintette amusant à voir,  
 Près de la gare, à la même heure,  
 Sur le même banc vient s'asseoir.

De cet aréopage antique,  
 Confit dans l'immobilité,  
 Se dégage un parfum rustique  
 De radoteuse oisiveté...

Telle est, cuito à point, la brochette  
 De petits bourgeois ébabis  
 Qu'un jour, sans couteau ni fourchette,  
 Brispot croqua dans son pays.

ADRIEN GÉZAM.



IRLANDE. — Engagement entre les Fenians (Moonlights) et la police à Mill, près Cork.

## L'ÉPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,  
La veuve du marin et son jeune garçon  
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne  
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne ;  
Et c'est pourquoi, rêveur devant le ciel du soir,  
Cette femme et son fils sont habillés de noir.  
Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,  
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche  
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,  
Nul ne reconnaît cet Océan cruel  
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,  
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte,  
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,  
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,  
La veuve du marin est sombre et se rappelle  
L'effroyable tempête où son homme a péri.

—C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,  
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,  
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,  
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.  
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...  
On n'avait jamais vu de pareille marée.  
Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;  
Il disait, en mangeant sa soupe : Il faut qu'on soit  
Maudit pour être en mer par ce vent de noroît !  
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume  
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.  
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns  
Qui regardaient sauter et mousser les embruns.  
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,  
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...  
Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,  
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.  
—Un canot ! dit Mathieu... j'étais épouvanté ;  
Les autres lui montraient cette mer démontée,  
Et la lame en fureur qui crachait des galets.

—Un canot ! répétait ton père. Sauvons-les !  
Un canot à la mer, ou nous sommes des lâches !  
Le mien, si vous voulez, car aux plus rudes tâches  
Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,  
Et je l'ai baptisé d'un beau nom : *En avant !*...  
Ah ! les hommes sont fous, mon Tiennot !... Ils partirent.  
Et tous ont péri, tous... A l'heure où se retirent  
Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,  
Chaque jour, aussi loin que va la basse mer.  
Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave  
N'a jamais rejeté la plus petite épave,  
Pas plus du grand trois-mâts que du pauvre canot...  
O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !  
Ne va plus sur la mer... Eh bien, c'est ton destin.  
Tu deviendras un prêtre et parleras latin.  
Et puis, loin de ces flots dont le bruit m'épouvante,  
Quand tu seras curé, je serai ta servante.  
Ne te fais pas marin !... D'ailleurs, tu m'as promis...

L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,  
A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille  
A bord d'une chaloupe, aller à la godille,  
Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,  
Pousser un aviron ni nouer un grelin.  
Il a promis, il veut obéir à sa mère.  
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,  
Lui dit : — Va-t-en jouer ! et qu'il est libre enfin,  
Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin  
Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève.  
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.  
Mais sentir l'âtre vent souffler dans ses cheveux  
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,  
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaïse  
Eclater en couvrant d'écume la falaise,  
Remplir tout un panier de crevettes, chercher  
Quelque hideux homard tapi sous un rocher,  
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,  
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépidé.  
Non, son ardent désir, c'est le bateau mouvant  
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent  
Et le lest de galets humide qui le charge.  
C'est la course au lointain horizon, c'est le large  
Avec sa forte houle et son grand souffle amer.  
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer,  
Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...  
Et voilà de longs mois que dure ce martyre !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux !  
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,  
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,  
Viennent de signaler un malheureux navire.  
—Un brick, cette fois-ci—qui touche le récif.  
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif  
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

—Un canot à la mer ! des hommes de courage !  
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier  
Les camarades morts de l'automne dernier.  
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme,  
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,  
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas :  
—Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas !  
Et les yeux dilatés et se mordant la bouche,  
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,  
Les braves compagnons qui parent le bateau.  
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau  
S'écroute avec fracas, couvrant tout de sa bave,  
Et devant l'orphelin elle jette une épave,  
Une planche pourrie et rongée où l'enfant  
A déjà distingué ces deux mots : *En avant !*  
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire  
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !  
Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;  
Et s'arc-boutant des bras de sa mère, Tiennot  
Saute auprès d'eux, saisi à la hâte une rame...  
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !  
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...  
Ils ont chaviré... Non, le canot, se redresse...  
Il va toucher, il touche au navire en détresse...  
Il était temps, le brick se penche à faire peur...  
Ils reviennent déjà !... Voilà des gens de cœur !  
Qu'ils sont chargés, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...  
—Combien en avez-vous sauvé ?—Tout l'équipage !  
—Hurrah !—Vite ! jetez une corde... Aidez-nous...

Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux  
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,  
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère  
Qui de ses bras brisées, l'entoure en sanglotant :

—Maman, ne gronde pas... Le père est si content !

FRANÇOIS COPPÉE.

## LES

## RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

XV

(Suite.)

Une lueur méchante passa dans ses yeux. Pirouettant sur ses talons, il alla vers une jardinière, la flaira avec distraction, et détachant un brin de bruyère, il le passa à sa boutonnière. Puis revenant à Richard.

—Je suis affligé, mon cher, très réellement affligé de ce qui vous arrive, murmura-t-il. Je le sais mieux que personne, la marquise d'Hérigny—ma tante !—(il souligna ce mot avec une intention moqueuse), est très belle, très fine, et joue les ingénues à ravir. Elle l'a prouvé en épousant tout vif ce pauvre homme de marquis. Mais par le ciel, mon très cher, à moins d'être fou comme lui ou d'avoir soixante-quinze ans, également comme lui, ces femmes-là, on les adore... mais on ne les épouse pas.

Richard était livide, il réunit ses forces pour une dernière prière.

—Par pitié, Roger, dit-il encore, ne mentez plus ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir quel mal vous me faites !

Tout amour vrai mérite le respect, toute souffrance réelle inspire la pitié. Si Roger d'Assy avait la lâcheté de concevoir le mal, ses conséquences l'effrayaient. Il tuait de bon cœur son adversaire en duel, en plein soleil, mais il n'avait point les audaces du crime et reculait d'instinct au moment d'enfoncer le poignard dans la poitrine d'un homme qui priait et ne se défendait pas. Un instant, il hésita, comme il avait fait deux ans avant, sous l'œil suppliant de sa fiancée. Le mal l'emporta. Sans regarder Richard, il reprit, de son même ton léger et indifférent :

—Vous en ferez, mon cher, tout ce que vous voudrez. Je ne suis ni un prud'homme ni un bourreau ; la marquise est toujours très jolie, très riche, cela fait passer bien des choses, et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue.

Richard avait repris tout son calme. Un apaisement singulier et très doux se faisait en lui. Il avait trop souffert de cette dernière lutte, alors qu'il disputait au gouffre les lambeaux de son bonheur. Vaincu, il ne souffrait plus. Son cerveau, épuisé par ces convulsions de douleur, ne pouvait plus concevoir aucune pensée complète. La paix de la tombe le prenait sans effort, et lui présentait le suicide comme une volupté tentatrice, sans le laisser s'arrêter à la lâcheté de l'acte ni aux rigueurs méritées de l'expiation. Un à un, il rappelait tous ses beaux souvenirs, et les réunissait pour s'en faire une dernière couche, comme le soldat s'enveloppe pour mourir du drapeau rouge de son sang.

—Voulez-vous bien, dit-il avec douceur, me faire voir encore cette preuve dont vous parlez, cette lettre que vous m'avez montrée une fois déjà, s'il vous en souvient ?

—Ah ! mon Dieu, très cher, voyez et prenez, dit le comte d'Assy, un peu dédaigneux. Je vous en ferai même l'abandon complet. Au point où vous me semblez rendu, ce sera service pour service. Nous serons quittes.

Et fouillant du bout du doigt dans un élégant coffret rempli de tendres reliques — boucles blondes ou brunes, rubans ou fleurs fanées, billets parfumés—il en retira la lettre de Simone et la tendit au jeune homme avec son ironique sourire.

Richard prit le papier, froissé et jauni aux plis, et lut posément, comme s'il eût voulu graver chaque mot, en caractères sanglants, au plus intime de son cœur. Puis, l'approchant de la bougie, il la laissa se consumer entièrement, sans paraître sentir la flamme qui léchait ses doigts.

Prenant ensuite un des pistolets qu'il avait admirés tout à l'heure, lentement il chercha la place où le cœur battait pour y poser la gueule froide de l'arme. Il se leva tout d'une pièce, et son visage touchant presque celui de Roger :

—Sois maudit, dit-il, et que le remords te venge !

Le coup partit. Une seconde encore il resta debout, l'œil toujours fixé sur Roger d'Assy, pâle d'effroi. Ses jambes oscillèrent, il étendit les mains et tomba lentement, comme l'arbre tranché à sa base se couche et suivant l'impulsion que lui donne le bûcheron.

Tout au plaisir méchant de sa rancune satisfaite, le comte d'Assy n'avait pas compris l'émotion qui tremblait dans la voix de Richard, et il resta écrasé de surprise, de terreur et de remords, regardant d'un œil agrandi cet homme étendu à ses pieds.

Le sang coulait en un petit flot régulier et formait, peu à peu, sur le tapis, une mare où les lueurs du foyer se reflétaient toutes rouges : au dehors, quelques voitures attardées roulaient sourdement dans la boue grasse du boulevard ; plus près, le balancier, s'échappant des mains d'un Amour souriant, allait et venait dans le vide. Tout d'un coup, le blessé soupira faiblement, et Roger, saisi d'une terreur folle, courut à la fenêtre et l'ouvrit sans savoir pourquoi ; puis il revint sur ses pas, plus fou encore et glacé d'horreur, en entendant la voix de Richard, creuse comme un soupir d'agonie, prononcer son nom. L'œil hagard, les lèvres blanches, il vint s'abattre près de lui. Pour

retrouver la force de parler, Clarvey avait posé la main sur sa blessure.

—Roger, dit-il, je meurs : avant que la nuit s'achève tout sera fini pour moi. Donnez au moins la paix à ma dernière heure, et faites au mort la charité que vous avez refusée au vivant. Dites... Dites...

Sincère dans ses regrets, et plus pâle que sa victime, Roger se prit la tête à deux mains et se mit à sangloter.

—Ah ! malheureux ! cria-t-il, pourquoi m'avez-vous cru ? Je suis bien misérable, mais pas assez encore pour trahir la femme qui m'eût aimé. Elle m'a mis sous ses pieds, comme je le méritais, je l'ai calomniée par dépit et vengeance. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous le jure...

Une rapide contraction passa sur les traits du malheureux.

—Et c'est maintenant qu'il faut mourir ! soupira-t-il. Ses yeux devinrent troubles, il balbutia encore quelques mots inintelligibles, et Roger, penché sur lui, vit un masque de pâleur terreuse envahir son visage.

Affolé, il sonna en poussant un cri affreux.

XVI

Ce jour-là, dans la petite ville au bord de la mer où était Simone, le temps était gris, le ciel si bas, qu'il se confondait avec les eaux. Dans les tourbillons rapides et glacés, des flocons de neige commençaient à tourner silencieusement.

La jeune femme venait de recevoir brusquement une sensation horrible, indescriptible, la sensation de celui qui, d'un sommet élevé, serait précipité en se rendant compte de sa chute et du choc mortel qui l'attend... Elle se tenait, sans voix, sans larmes, les yeux obstinément fixés sur ces trois lignes désespérées :

« Richard est ici mourant... nous ne gardons aucun espoir... Ah ! malheureuse enfant, qu'as-tu fait ! »

Pour que Gabrielle, douce et bonne comme elle l'était, écrivit ainsi, il fallait que le péril fût immense... le malheur consommé, peut-être...

Alors une seule pensée s'était emparée de son âme. Le revoir à tout prix, se traîner à ses genoux et mourir.

Pour cela, il fallait partir, sans calculer la distance, les rigueurs de la saison, la fatigue.

Comment elle fit ce mortel trajet, affaïssée dans un wagon dont elle eût voulu hâter la course au prix de sa vie, elle ne l'a jamais su. Elle arriva le matin, personne ne l'attendait dans cette gare obscure et endormie ; la neige était tombée toute la nuit en flocons serrés, les voitures ne circulaient plus ; à la pensée de s'arrêter si près du but, Simone frémit...

—J'irai à pied s'il le faut, dit-elle à sa suivante consternée, mais j'irai.

A prix d'or, elles se procurèrent un cabriolet découvert, un cheval de rebut, un conducteur maussade, et c'est ainsi que s'acheva la dernière station de ce rude chemin de croix.

En traversant la campagne immobilisée sous sa parure glacée, semblable à une morte que des mains amies ont revêtue pour la dernière fois de sa robe blanche d'épousée, Simone regarda la route se dérouler solitaire devant elle. La voiture glissait plutôt qu'elle ne roulait sur l'épais tapis du sol. La neige ne tombait plus ; les nuages, d'un gris très doux, s'écartaient lentement, et le ciel prenait peu à peu ces tons roses propres aux beaux jours d'hiver.

Dans l'atmosphère d'un calme absolu, le froid tombait d'en haut, âpre, excessif, sans les intermittences qui suivent les rafales, et la fumée montait toute droite, enroulant ses légères colonnes bleuâtres au-dessus des cheminées perdues dans la neige.

Quand Simone aperçut les murs connus, le grand portail, la maison couverte de neige cristallisée qui brillait sous un pâle soleil, son cœur cessa de battre pendant quelques secondes, puis il reprit son élan avec une violence telle, qu'elle en demeura suffoquée.

Une épouvante horrible lui serrait la gorge comme un étai de fer. Elle était accourue de loin, folle, éperdue, pour le revoir, le sauver, ou mourir avec lui... maintenant, elle n'osait plus. Entrer dans cette maison de deuil, compter les larmes de ces affligés, être chassée, maudite !... Et s'il était trop tard, grand Dieu ! s'il était mort déjà, perdu sous cette terre froide que la neige recouvrait ! Non ! c'était trop affreux !... Elle restait là, indécise, pétrifiée, se tordant les mains pendant que son cœur se noyait d'angoisse. Pas un bruit ne s'entendait : parfois seulement une petite masse de neige, retenue à la fourche d'une branche noire, tombait et s'écrasait en poussière argentée... Soudain, elle tressaillit et prit sa course à travers les allées, dans la neige qui craquait en cédant sous ses pieds.

De l'autre côté de la pelouse, entre les massifs, elle avait aperçu le toit pointu du pavillon, la chère solitude où ils s'étaient connus et aimés, où leur vie avait coulé si douce depuis la guérison de Georges. Elle allait se cacher là. S'il mourait, elle mourait ; s'il était mort déjà, du moins elle le saurait et le pleurerait en paix, sans être plainte ni repoussée.

Comme elle atteignait son but, elle heurta, au détour d'une allée, une vieille femme qui pleurait, son mouchoir sur les yeux.

—Mon Dieu ! Mon Dieu !... soupira-t-elle.

Puis reconnaissant la bonne de sa amie, elle s'élança sur elle, et balbutia, étranglée par l'intensité de sa frayeur :

—Est-il mort, Véronique ?... par pitié, ne me dites pas qu'il est mort !...

La vieille femme, surprise d'abord, repoussa l'étreinte passionnée de Simone, et secouant tristement la tête :

—Que venez-vous faire ici, madame ? dit-elle d'une voix sévère. Ce n'est pas votre place...

Les bras de la jeune marquise retombèrent...

—Allez-vous dire aussi aussi que je l'ai tué ? cria-t-elle avec égarement.

Effrayée de son accent, Véronique baissa la tête et se tut.

—Et sa mère ?... dit encore Simone.

—Elle est là, près de lui.

Un flot de sang inonda ses joues... il n'était pas mort, il était tout près d'elle, à quelques pas ! Comment n'avait-elle pas deviné qu'il voulait revenir là où ils s'étaient tant aimés !

—Ne pourrais-je voir sa mère ?... répéta-t-elle.

Véronique recula, effarée, presque menaçante, et dit d'une voix creuse :

—La voir ! vous osez demander à la voir !... tenez, madame, vous n'avez pas d'enfants... vous ne savez pas... sans cela, vous ne voudriez pas, aujourd'hui, revoir sa mère !...

—Eh bien, je ne la verrai pas, dit la jeune femme, pâle comme un spectre. Je vais seulement entrer là.

Elle l'écarta de la main, et monta avec effort les marches du perron. Puis, de son pas d'automate, elle parcourut les deux premières pièces désertes... Et dans ce salon morne, devant ces meubles vides où ils s'étaient assis, les yeux fixés

sur l'image que tous ces objets familiers évoquaient au fond de son âme, plus vivante et plus chère, plongée dans la rêverie poignante qui vous saisit au lit des morts, elle se mit à pleurer, causant tout bas avec ses souvenirs.

Elle l'attendait encore : rien de ces horribles choses n'était arrivé. Il allait revenir, comme aux jours passés, lui rappelant avec son beau sourire ce qu'ils avaient pensé, ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient rêvé!... Puis tout fuyait... tout s'éteignait... espoirs, regrets, désirs, tout s'enfonçait dans un lointain obscur. Il ne reviendrait plus, ce temps où le soleil entraînait par les fenêtres encadrées de roses tardives et de grappes jaunissantes. Maintenant les rameaux dépouillés et les pampres tordus frappaient seuls les carreaux, et la neige fondue y mettait des larmes pleines, qui glissaient lentement, pleurant sa joie perdue....

Sur le piano, un cahier encore ouvert... C'était le ravissant duo de Mozart qu'elle aimait entre tous, parce qu'ils en avaient fait leur hymne d'amour.

(La fin au prochain numéro)

## PROVERBES RELATIFS AUX ANIMAUX

Je ne sais rien qui donne une plus pauvre idée de nos qualités d'observation que les aphorismes et proverbes que nous avons empruntés à l'histoire naturelle, et par lesquels nous affichons la prétention de peindre d'un trait le caractère typique d'un animal, et d'en faire le point de repère de nos comparaisons. Nous allons, si vous le voulez bien, en ébaucher une petite revue.

On dit : bavard comme une pie ! La pie est beaucoup moins loquace que beaucoup d'autres oiseaux. Les paroles oiseuses, voilà le criterium de ce qu'on appelle le bavardage ; or, la pie ne cause jamais inutilement. C'est bien moins sa langue que ses instincts de méfiance qui ne s'endorment guère : elle est sans cesse aux aguets, et, comme une certaine solidarité existe dans sa race, sans relâche aussi, elle avertit ses compagnes des faits et gestes de leur grand ennemi ; il suffit de remarquer les modulations parfaitement distinctes de son langage pour en être convaincu. Si la pie borgne a été jugée digne d'une mention hors ligne de ce chef, c'est parce que, ses défenses étant désarmées d'un côté, ses inquiétudes, et, par suite ses garde-à-vous s'exagèrent.

L'étourderie de l'étourneau n'est fondée que sur la connaissance du mot et du nom. Un étourneau perché sur un arbre se laisse difficilement approcher. Lorsqu'il est établi sur le dos d'un mouton et picore, à l'espagnole, le gibier que la toison lui fournit, il reste parfaitement indifférent à vos menaces, il sait que votre plomb ne saurait l'atteindre sans endommager le piédestal. Ce n'est point là le calcul d'une tête sans cervelle.

Je ne remonterai pas à l'histoire ancienne pour chercher d'éclatants démentis à la prétendue stupidité que nous attribuons à l'oie ; d'ailleurs, qui est-ce qui n'a pas un petit peu sauvé le Capitole aujourd'hui ? En dépit du préjugé, l'oie est un oiseau d'une subtilité d'instinct, d'une sagacité remarquable. Dans la vie sauvage, elle se garde avec une vigilance que plus d'un capitaine aurait dû se proposer pour modèle. Elle reste une bête d'esprit dans sa domestication. J'ai quelquefois rencontré dans le Maine d'immenses troupeaux d'oies qui, pendant la journée, s'en allaient paître dans les champs sous la conduite d'un petit garçon. Presque tous les habitants du bourg avaient des pensionnaires dans la bande. Le soir, quand le pâtre ramenait sa légion emplumée, à mesure qu'elle traversait la grande rue, chaque groupe se détachait spontanément et de lui-même du bataillon et regagnait sa demeure particulière.

Le serin est encore une victime de notre manie de dénigrement. Pour celui-là, du moins, nous avons un prétexte : sa livrée est jaune, et, avec la malice qui nous distingue, nous avons décidé que le jaune était une couleur plus bête que les autres.

Parlons de la poltronnerie du lièvre, un pauvre animal qui, contre tant d'ennemis acharnés à sa destruction, n'a reçu d'autre sauvegarde que l'agilité de sa course. Avant de me prononcer sur elle, j'avoue que je voudrais avoir vu la figure que ferait un César du meilleur aloi, s'il se trouvait pendant vingt-quatre heures dans la peau du misérable fuyard.

Nous n'en finirions pas, si nous entreprenions d'énumérer les rengaines du même genre qui, de par l'habitude, ont reçu force de loi : la sottise du daim, lequel, tous les veneurs vous l'apprendront, a autrement de ruses dans son sac que le cerf ; la prudence du serpent, qui est prudent parce qu'il rampe probablement et qui ne rampe que parce qu'il n'a ni pattes ni ailes à son service ; la vivacité du gardon, une tortue en regard de la truite et de l'ombre, etc., etc.

Nous arriverons, pour terminer, aux deux êtres envers lesquels nous nous sommes montrés le plus injuste dans notre chasse aux comparaisons imaginées, le chien et l'âne. Pour ce qui est du premier, nos intempérances de langage à son endroit nous constituent en flagrant délit d'ineptie, puisque, tout en adoptant les préjugés des Orientaux qui le tiennent pour immonde, nous ne l'acceptons pas moins pour compagnon et quelquefois pour ami.

Notre manière de nous conduire avec le second doit être bien plus sévèrement qualifiée. Nous en avons fait le bouc émissaire de tous nos vices, de toutes nos turpitudes. Avons-nous à caractériser le maximum de la

sottise, c'est l'âne que nous choisissons sans hésiter pour emblème ; la paresse, encore l'âne ; son nom est devenu une sorte de superlatif de l'adjectif ignorant. Ah ! s'il lui était permis de vous apostropher, le pauvre baudet dont la finesse, la malicieuse bonhomie sont si indignement travesties, comme il vous démontrerait en quatre points que les théories stoïques des sept sages sont un pur verbiage auprès du courage, de l'impassable résignation, de la patience, de la fermeté avec lesquels il supporte les rigueurs d'une destinée que notre égoïsme et notre cruauté lui font si pénible, et comme il vous dirait en terminant son petit discours :—S'il vous faut absolument de vilains types pour vos défauts, croyez-moi, ne prenez pas tant de peine, en cherchant un peu et même sans chercher, vous les trouverez facilement dans vos rangs.

Je connais peu de jolies femmes—peut-être devrais-je généraliser davantage—qui, à table, résistent à la tentation d'avertir leur public qu'elles mangent comme un oiseau. Quelques-unes, et ce ne sont pas toujours les plus diaphanes, disent même comme un colibri. Ces dames ne se doutent guère que cette assimilation gracieuse leur attribue des facultés absorbantes d'un gargantua. En raison de sa puissance digestive, de la rapidité qu'affecte chez lui la combustion sanguine, l'oiseau est de tous les êtres celui qui, relativement à son volume, bien entendu, consomme la plus grande quantité de nourriture.

Il ne mange qu'un grain de millet à la fois, il est vrai ; ne pas mettre les morceaux doubles est également chez nous l'habitude des gens bien élevés ; mais ces grains se suivent presque sans trêve et sans relâche tant que le soleil est sur l'horizon ; il mange en sautillant, quelques-uns mangent en volant ; il interrompt sa chansonnette pour croquer quelque chose, et, s'il rêve en dormant, c'est à coup sûr de quelque larve bien tendre.

Je n'ai point expérimenté sur le canard, sur le dindon, qui appartient cependant au règne de l'ornithologie, mais que, par une de ces contradictions dont nous sommes coutumiers, nous avons choisis pour types de la voracité et de la gourmandise ; j'ai pesé les aliments d'un oiseau de très bonne compagnie, d'un serin ; j'ai également pesé, puis défalqué les épluchures des grains d'alpistes que j'avais servies à mon sujet, et j'ai trouvé qu'il avait absorbé, dans une journée, le sixième à peu près du poids de son corps. Il en résulte qu'une belle dame qui mangerait comme un oiseau, et qui, si vaporeuse que je la suppose, aurait à faire passer 6 kil., 66 de nourriture dans son estomac de bengali, pour que sa prétention fût justifiée !

On dit jaloux comme un tigre, pourquoi ? Le tigre est féroce, sanguinaire, bassement cruel, comme l'a fait M. de Buffon, je le veux bien ; mais qui diable l'a étudié d'assez près dans son alcôve pour le déclarer convaincu de cette petitesse de mauvais goût.

Sans doute, au printemps, lorsque la brise lui arrive chargée d'effluves provocateurs, le tigre oublie ses autres appétits. Plissant son masque formidable, fouettant ses flancs de sa queue puissante, il bondit à travers les jungles, il va jusqu'à ce qu'il ait rencontré la compagne qu'il désire ; sans doute aussi, si dans ce moment un rival se présente, les deux compétiteurs se livreront un combat de... tigre ; mais cette histoire est non-seulement celle de tous les félins depuis notre lapin de gouttière jusqu'au lion, mais celle aussi de tous les animaux auxquels la nature a assigné une périodicité régulière dans leurs amours. Ce temps passé, madame peut jeter son bonnet de tigresse par-dessus tous les moulins du Bengale, sans que son seigneur et maître d'un moment daigne faire à ses écarts l'honneur d'un froncement de sa moustache.

Nous avons chez nous, dans le cerf, un type beaucoup plus caractérisé de la jalousie. Le sentiment est également transitoire, mais il a chez ce dernier la couleur grandiose, les façons superbes d'une jalousie de sultan. Il faut voir l'ardeur passionnée avec laquelle le vieux dix-cors travaille sans cesse à grossir le troupeau qui l'escorte, le soin jaloux avec lequel il veille sur son sérail ; il faut avoir été témoin des combats furieux qu'il livre à tous les animaux de son sexe qui s'en approchent, pour avoir la mesure de la violence que cette jalousie affecte chez lui. Des cerfs dont les andouillers s'étaient enchevêtrés dans la bataille et qui n'avaient pu les dégager, ont été trouvés morts de faim autant que de blessures, et encore rivos l'un à l'autre, dans la forêt de Fontainebleau.

C'est seulement par la domestication, que la jalousie qui s'élève au-dessus des appétits et de l'instinct, s'est développé chez les animaux.

X\*\*\*.

Le plus riche des hommes, c'est l'homme économe ; le plus pauvre, c'est l'avare. CHAMFORT.

Plus de misère.—Si les dépenses folles qui sont faites pour les toilettes étaient restreintes à l'achat du nécessaire de la vie, il y aurait moins de maladies et les charlatans seraient moins riches, car l'usage de leurs médecines détériore les constitutions. Alors il ne reste qu'un seul moyen de ramener la santé, c'est de faire usage des Amers de Houblon.—*Chronicle.*

## LES ÉCHECS

Montréal, 12 janvier 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 638, rue Saint-Bonaventure.

### SOLUTIONS JUSTES :

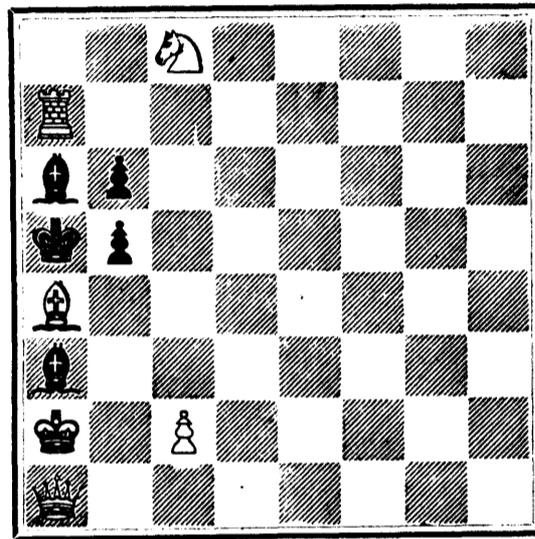
No. 296.—MM. E. Legault, Ottawa ; N. P. Sorel ; F. Gingras, Trois-Rivières ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudeu, Québec ; L. Dargis, M. Lafrenais, P. Fabien, Montréal ; L. O. P., Sherbrooke.

Nous voyons par le dernier numéro de *La Stratégie* que notre estimé collaborateur, M. Emile Pradignat, de France, a remporté le premier et le deuxième prix au concours de problèmes de Berlin (Allemagne). Nos meilleures félicitations à M. Pradignat.

Au prochain *Salon*, dit un journal français, M. Duez exposera *Autour de la lampe*. Dans un salon richement décoré, plusieurs personnes assises et debout suivent avec attention une partie d'échecs jouée par deux jeunes filles. L'une, blonde, et d'une ravissante beauté, est vêtue d'une robe blanche de mousseline des Indes ; elle fait échec au roi ; l'autre, une brune aux grands yeux noirs, semble vivement contrariée de cette attaque. Les figures sont de grandeur naturelle avec de vigoureuses oppositions de couleur et une exécution poussée très loin.

### PROBLÈME No. 297

Composé par M. DUCHATEAU, à Rozoy-sur-Serre, France  
NOIRS.—5 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

### SOLUTION.—No. 296.

| Blancs.                 | Noirs.      |
|-------------------------|-------------|
| 1 R 6e D                | 1 R 6e F    |
| 2 T 4e D                | 2 R prend T |
| 3 D 3e D, échec et mat. |             |

TRÈS AVANTAGEUX.—Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure, le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

### DUPUIS FRÈRES,

605, RUE ST-CATHÉRIE,

Montréal.

### Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. *Les Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



LA FAÇADE DU THÉÂTRE DE VIENNE (AUTRICHE), INCENDIÉ LE 8 DÉCEMBRE 1881

ÇA ET LA

M. W. B. McMurrich a été élu par acclamation maire de Toronto.

Les nihilistes se préparent à inaugurer une nouvelle campagne contre le czar.

M. J. Rennie, de Toronto, a expédié dernièrement en Irlande, de 400 à 500 minots de graine de trèfle.

La banque de la Nouvelle-Ecosse paie un dividende de 4 pour cent, ce qui fait 7 1/2 pour cent pour l'année.

La tannerie de l'éch. Mooney, qui a été détruite par un incendie à Verdun, au printemps dernier, est de nouveau en opération.

Un riche philanthrope, M. Jesse George, qui vient de mourir à Cincinnati, a légué sept cent mille dollars à diverses institutions de charité.

On a recueilli à Lavaltrie de l'eau dégradable le lendemain de Noël, sur la propriété de Mde veuve Laviolette. On a fait avec cette eau du magnifique sirop.

M. Hilaire Renaud, hôtelier de Sherbrooke, possède un violon qui a deux cent onze ans d'existence. On pourrait l'acheter, mais non pour rien, paraît-il.

Il a été construit dans le cours de l'année dernière, aux Etats-Unis, 8,603 milles de chemin de fer, ce qui constitue une augmentation sur les années précédentes.

Le 21 décembre dernier, on a expédié d'Ottawa pour New-York, six mille choux. Il s'est fait cette année un grand commerce de légumes entre Ottawa, Boston et New-York.

Pendant la dernière année, 2,015 immigrants sont arrivés dans la province. Les deux tiers étaient Anglais, les autres Irlandais et Ecossais; très peu de Français et environ une douzaine d'Allemands.

Le congrès américain a l'intention d'acheter pour \$20,000, la collection des papiers du comte de Rochambeau. On dit qu'ils seront d'un grand intérêt pour l'histoire de la guerre de l'indépendance.

Une lettre du docteur Pavy, de l'expédition Greeley aux régions arctiques, annonce l'établissement d'une station de colonisation dans la baie de Lady Franklin, sous le nom de Fort-Gorger.

La France et l'Angleterre se sont entendues pour adresser au khédivé d'Egypte une note identique, pour l'assurer d'un appui matériel et effectif dans le cas de troubles sérieux, ou d'attaque à son autorité.

Une dépêche mande que les domestiques de la maison du roi du Portugal ont été chassés parce qu'ils étaient soupçonnés d'avoir formé un complot pour empoisonner les membres de la famille royale.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Bryson, le nouveau député de Pontiac. M. Bryson a succombé malheureusement à une maladie contractée dans sa campagne électorale et qui était le résultat des fatigues qu'il avait encourues.

S'il faut en croire le Scientific American, les fabriques de chandelle des Etats-Unis produisent tous les ans 3,200,000 livres de glycérine, dont la totalité est utilisée dans le pays. Et cependant jusqu'à 1854, on envoyait la glycérine aux égouts comme matière inutile.

Un ex-citoyen de Montréal, qui, il y a quelques années, valait au-delà d'un million de piastres se trouve aujourd'hui dans la pénible nécessité de scier du bois à la corde dans une ville de l'ouest.

On croit que le dernier recensement porte à plus de 10,000 âmes le nombre des Canadiens-Français d'Ottawa, sur une population d'environ 27,000. Le chiffre total de nos compatriotes d'Ontario est estimé à 100,000. Il y a dix ans, ils étaient un plus de 73,000. C'est un développement énorme et qui promet pour l'avenir.

On rapporte que l'on vient de découvrir près de Sherbrooke une montagne de minerai de fer magnétique, située sur la ligne du chemin de fer Passumpsic. Ce dépôt est paraît-il très riche, et le minerai donne 70 pour cent de fer pur. Cette propriété appartient à M. Elzéar Clarke, de Sherbrooke.

Coupable d'erreur.—Plusieurs personnes ont l'habitude de confondre avec la masse des médecines patentées celles qui sont réellement efficaces. Beaucoup qui sont annoncées à grands frais sont très bonnes et au nombre de celles-ci il faut placer les Amers de Houblon. Ayant eu occasion d'en faire usage en différentes circonstances, je ne puis que certifier de leur efficacité médicale.—La Tribune.

Très content.—Je ne trouve pas d'expressions pour faire comprendre tout le plaisir que je ressens. Les médecins qui me soignaient m'ont formellement déclaré que le rhumatisme qui me faisait souffrir le martyre était incurable. Après avoir épuisé tous les remèdes prescrits pour cette sorte de maladie et n'ayant obtenu aucun résultat, je perdis courage et désespérai de guérir. Il y avait passablement de temps que je gardais le lit, impossible de faire aucun mouvement. Un de mes amis vint me voir un beau matin; il me conseilla fortement d'essayer l'Huile de St. Jacob dont on dit tant de bien. Le troisième jour que je fis usage de cette huile je sentis le mal diminuer. Je suis très bien maintenant. Je n'éprouve aucune douleur et puis vaquer à mes affaires.

CHS. S. STICKLAND, Boston, 156, Avenue Harrison.

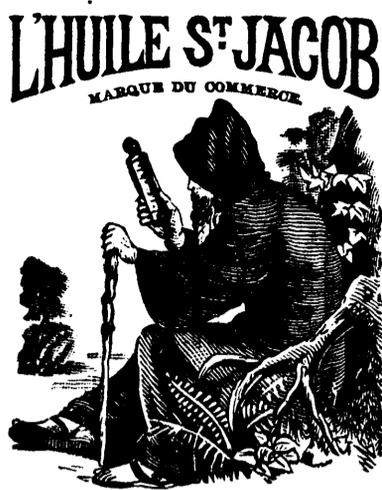
A l'approche des fêtes on n'entend parler que de présents, d'étrennes. La Maison GRAVEL & THIBAUT ne veut pas rester en arrière. Elle veut aussi, à sa manière, donner des étrennes à ses nombreuses pratiques, non pas en faisant cadeau de quelques petits objets dont la valeur est toujours prise sur les marchandises, mais en vendant d'ici aux Rois presque au prix coûtant.

C'est donc une belle occasion à saisir pour tous ceux qui n'ont pas encore complété leurs achats d'hiver; car, outre la modicité des prix, cette maison possède l'assortiment le plus complet. Ces marchandises sont des mieux choisies. Profitez donc de l'occasion. Venez voir notre département de Tweed, dont on fait une spécialité.

Nos Manteaux ont la meilleure coupe possible. Madame Crébassa, modiste, en a la charge; c'est tout dire. Et puis nos modes, les dames en savent déjà quelque chose. Une visite douce.

J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

The Purest and Best Medicine ever Made. A combination of Hops, Suchu, Mandrake and Dandelion, with all the best and most curative properties of all other Bitters, makes the greatest Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent on earth. No disease can possibly long exist where Hop Bitters are used, so varied and perfect are their operations. They give new life and vigor to the aged and infirm. To all whose employments cause irregularity of the bowels or urinary organs, or who require an Appetizer, Tonic and mild Stimulant, Hop Bitters are invaluable, without intoxicating. No matter what your feelings or symptoms are what the disease or ailment is use Hop Bitters. Don't wait until you are sick but if you only feel bad or miserable, use them at once. It may save your life. It has saved hundreds. \$500 will be paid for a case where they will not cure or help. Do not suffer or let your friends suffer, but use and urge them to use Hop Bitters. Remember, Hop Bitters is no vile, drugged, drunken nostrum, but the Purest and Best Medicine ever made, the "INVALIDS FRIEND" and HOPS, and no person or family should be without them. D. J. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. All sold by druggists. Send for Circular. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N.Y. and Toronto, Ont.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILLE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe

DE

PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande. Cependant, nous sommes maintenant en mesure de donner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous nous sommes entendu avec

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la prompte et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'Huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres malaises qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND),

MONTREAL.

Hon. J. A. MOUSSEAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | F. D. MONK, B.C.L.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sous-traité jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec. Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881. 44-3

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
1 machine patentée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATRIOT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste, promptement exécutées.

C. B. BURLAND, Propriétaire.

# CANADA

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

## CANADIEN DU PACIFIQUE

Incorporée par lettres patentes sous le grand sceau du Canada

### DEBENTURES A 5 POUR CENT

Payables en or dans cinquante ans

SUR PREMIERE HYPOTHEQUE DES TERRES CONCÉDÉES

Emission totale autorisée..... \$25,000,000  
 Acceptées par le gouvernement comme garantie de l'exécution du contrat passé entre le gouvernement et la compagnie..... \$ 5,000,000  
 Maintenant offert au public..... \$10,000,000

Le principal et l'intérêt payables en or monnayé du poids et de la finesse de l'étalon actuel — le principal à Montréal, Canada, et les intérêts le 1er d'avril et le 1er d'octobre, au gré du porteur, soit à Montréal, soit à New-York, ou à Londres, Angleterre, au taux de 4c 1/4 sterling pour chaque piastre.

Débutures de la dénomination de \$1,000 et de \$500 chacune. Le principal payable le 1er d'octobre 1931, hormis qu'elles ne soient offertes auparavant pour le paiement des terres et, en conséquence, annulées ou rachetées par les syndics à même le produit de la vente des terres, soit au cours de la Bourse ou par tirages à dix pour cent de prime.

### SYNDICS POUR LES PORTEURS DE DEBENTURES

CHARLES F. SMITHERS, Ecuyer, *Président de la Banque de Montréal.*  
 HONORABLE J. HAMILTON, *Président de la Banque des Marchands du Canada.*  
 SAMUEL THORNE, *Négociant, de New-York.*

Les débetures sont garanties par une hypothèque consentie en faveur des dits syndics qui leur confère, en vertu des clauses de la charte, plein pouvoir de payer les débetures, principal et intérêts et de faire toucher aux porteurs le produit net de la vente des terres. Avant d'être mis en force, l'acte plus haut cité a été soumis au gouvernement qui a, depuis, accepté les \$5,000,000 comme garantie de l'exécution du contrat conformément aux clauses de la charte.

L'hypothèque ainsi créée est privilégiée sur toute l'étendue des terres concédées à la compagnie, formant 25,000,000 d'acres des plus belles terres propres à la culture, situées dans cette partie du pays désignée sous le nom de "Zone Fertile" des territoires du Nord-Ouest, reconnue comme étant la région la plus considérable et la plus propre à récolter du blé de la meilleure qualité qu'il y ait sur le continent d'Amérique, et la compagnie peut localiser son octroi de terres dans cette région exclusivement, en mettant de côté toutes les sections qui ne sont pas propres à la culture.

Les débetures seront acceptées par la compagnie en paiement des terres au taux de 110 avec les intérêts accrus sur icelles.

En vertu de l'acte d'obligation hypothécaire, la compagnie s'oblige expressément de payer les intérêts sur les débetures semi-annuellement, lorsqu'ils deviendront dus, et le principal à l'échéance. Le produit net de toutes les ventes de terres devra être remis aux syndics pour qu'ils les gardent en mains, d'abord, pour garantir l'accomplissement de l'obligation de la compagnie de payer les intérêts sur les débetures, et, tant que cette obligation sera remplie ponctuellement, pour être appliqué à l'achat de débetures, pour annulation, pourvu que le prix n'excède pas 110 pour cent et les intérêts accrus; mais si les débetures ne peuvent être achetées à ou au-dessous de ce prix, alors les syndics sont autorisés et requis de désigner, par lots, de temps à autre, à mesure que les fonds s'accumuleront entre leurs mains, les débetures qui devront être présentées pour être payées et annulées à 110 pour cent avec les intérêts accrus.

Le contrat stipule que toutes les débetures émises seront déposées d'abord entre les mains du gouvernement, et que le produit de toutes les ventes de terres sera aussi déposé entre les mains du gouvernement et ne sera payé à la compagnie qu'en proportion des travaux qui auront été faits pour la construction du chemin. L'intérêt à quatre pour cent, sur le montant restant en la possession du gouvernement, est, en vertu de l'acte précité, expressément réservé pour le paiement des intérêts sur les débetures, et ne peut être appliqué à aucune autre fin.

On verra par le rapport officiel du président de la compagnie, que les directeurs veulent terminer et ouvrir la ligne du chemin de fer jusqu'au Pacifique sans se prévaloir du droit qu'ils ont en vertu de la charte, d'émettre ses débetures en offrant le dit chemin de fer pour garantie; et qu'ils sont convaincus que les capitaux additionnels requis pour terminer le contrat et pourvoir la ligne du matériel nécessaire pour son exploitation pourront être obtenus par l'émission d'actions privilégiées ordinaires. Dans ce cas, les seules obligations qui grèveront les revenus de la compagnie seront les intérêts sur ces débetures, qui seront payés avant tout dividende sur les actions ordinaires et privilégiées.

Ces débetures seront acceptées par le Receveur-Général comme dépôt de la part des compagnies d'assurance en vertu de l'acte 40, Vict. chap. 42.

Il est pourvu à l'enregistrement des débetures à Montréal, à New-York et à Londres.

On peut examiner la charte de la compagnie et obtenir des copies de l'Acte de *fidei-commis* hypothécaire du rapport du président et du prospectus de la compagnie aux bureaux des sous-signés.

Ces débetures sont maintenant offertes au public au pair avec les intérêts accrus, par les sous-signés qui se réservent le droit d'en augmenter le prix, en aucun temps, sans avis préalable.

Les demandes pour débetures devront être adressées comme suit:—

## BANQUE DE MONTREAL

MONTREAL

Ses succursales en Canada, et ses agences à Chicago, et au No. 9, Birchin Lane Londres, Angleterre.

J. S. KENNEDY & Cie.,

63, William Street,

OU A

NEW-YORK,

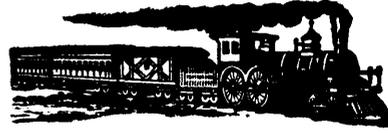
W. WATSON & A. LANG,

AGENTS DE LA BANQUE DE MONTREAL,

59, Wall Street,

NEW-YORK.

Montréal, 25 novembre 1881.



## CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

### CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

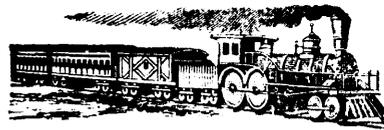
|  | MIXTE.   | MALLE.   | EXPRESS. |
|--|----------|----------|----------|
| Départ de Hochelaga pour Ottawa.....     | 8.20 pm  | 8.30 am  | 5.00 pm  |
| Arrivée à Ottawa.....                    | 7.55 am  | 1.20 pm  | 9.10 pm  |
| Départ de Ottawa pour Hochelaga.....     | 10.00 pm | 8.10 am  | 4.55 pm  |
| Arrivée à Hochelaga.....                 | 9.45 am  | 1.00 pm  | 9.45 pm  |
| Départ de Hochelaga pour Québec.....     | 6.40 pm  | 3.00 pm  | 10.00 pm |
| Arrivée à Québec.....                    | 8.00 am  | 9.50 pm  | 6.30 am  |
| Départ de Québec pour Hochelaga.....     | 5.30 pm  | 10.00 am | 10.00 pm |
| Arrivée à Hochelaga.....                 | 7.30 am  | 4.55 pm  | 6.30 am  |
| Départ de Hochelaga pour St. Jérôme..... | 6.00 pm  |          |          |
| Arrivée à St. Jérôme.....                | 7.45 "   |          |          |
| Départ de St. Jérôme pour Hochelaga..... | 6.45 am  |          |          |
| Arrivée à Hochelaga.....                 | 9.00 "   |          |          |
| Départ de Hochelaga pour Joliette.....   | 5.15 pm  |          |          |
| Arrivée à Joliette.....                  | 7.40 pm  |          |          |
| Départ de Joliette pour Hochelaga.....   | 6.20 am  |          |          |
| Arrivée à Hochelaga.....                 | 8.50 am  |          |          |

Service local entre Aymer, Hull et Ottawa.  
 Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dorciro la nuit.  
 Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec.  
 Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.  
 Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et qu'ils font la Station du Mile-End Dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 RUE D'ARMES, } MONTREAL.  
 202 RUE ST-JACQUES, }  
 VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.  
 VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.  
 L. A. SENEVAL.  
 Représentant-Général



## Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

|                               |             |
|-------------------------------|-------------|
| Part de Pointe-Lévis.....     | 8 10 a. m.  |
| Arrive à Rivière-du-Loup..... | 12 53 p. m. |
| " Trois-Pistoles.....         | 2 05 "      |
| " Rimonski.....               | 3 49 "      |
| " Campbellton.....            | 8 35 "      |
| " Dalhousie.....              | 9 15 "      |
| " Bathurst.....               | 11 17 "     |
| " New-Castle.....             | 12 52 a. m. |
| " Moncton.....                | 4 10 p. m.  |
| " Saint-Jean.....             | 7 30 p. m.  |
| " Halifax.....                | 12 40 p. m. |

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 n. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Sûrintendant-en-Chef.

Moncton, N. B., 15 nov. 1881.—52 f.

## LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

## BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

JANVIER 1882

| Distribuées.                          |        | DÉPÊCHES.  |  | Fermées.      |              |
|---------------------------------------|--------|--|--|---------------|--------------|
| A. M.                                 | P. M.  |  |  | A. M.         | P. M.        |
| <i>Ontario et Etats de l'Ouest.</i>   |        |  |  |               |              |
| R-O 00                                |        | (A) Ottawa, par chemin de fer.....   |  | 8 15          | 8 00         |
| R-P 40                                |        | (B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....        |  | 8 15          | 8 00         |
| <i>Québec et Provinces Maritimes.</i> |        |  |  |               |              |
|                                       | 5 35   | Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.....   |  |               |              |
|                                       |        | Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q.M.O. & O. (B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc..... |  | 1 50          | 8 00         |
|                                       |        | (B) Township de l'est, Trois Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.....                |  |               | 8 00         |
|                                       | 12 50  | Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa.....  |  | 7 00          |              |
|                                       | 9 20   | Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.....   |  | 4 30          |              |
|                                       | 8 00   | Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.....   |  | 7 0           |              |
|                                       | 11 30  | Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford.....   |  | 2 15          |              |
|                                       | 8 00   | 12 45 St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.....  |  | 6 00          | 8-15 8       |
|                                       | 8 00   | Ch. de fer d'Acton et Sorel.....   |  |               | 8 00         |
|                                       | 10 00  | St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.....  |  | 7 00          |              |
|                                       | 10 00  | St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.....  |  | 2 15          |              |
|                                       | 9 00   | Ch. de fer Sud-Est.....  |  | 4 45          |              |
|                                       | 8 00   | N.-Brunswick, N.-Ecosse et l'Île du P.-E. Terre-neuve, partant de Halifax, 7 et 21 Nov.....              |  | 8 00          |              |
| <i>Dépêches Locales.</i>              |        |  |  |               |              |
|                                       | 9 45   | Valleyfield, Valois et Dorval.....   |  | 4 30          |              |
|                                       | 11 30  | Route Be-nharois.....  |  | 8 00          |              |
|                                       | 11 30  | Boucherville, Contrecoeur, Yvernes et Verchères.....   |  | 1 45          |              |
|                                       | 9 00   | 5 30 Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.....  |  | 9 00          | 6 00         |
|                                       | 9 00   | 5 30 Hochelaga.....  |  | 8 00          | 15-8         |
|                                       | 11 30  | Huntingdon.....  |  | 6 00          | 2 00         |
|                                       | 10 00  | 5 30 Lachine.....  |  | 6 0           | 2 00         |
|                                       | 10 20  | 3 00 Laprairie.....  |  | 7 0           | 2 15         |
|                                       | 10 30  | Longueuil.....   |  | 6 00          | 1 45         |
|                                       | 10 00  | New Glasgow, Ste-Sophie par emb. du Ch. de fer Occidental.....   |  |               | 4 30         |
|                                       | 10 00  | Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne.....   |  | 2 00          |              |
|                                       | 8 30   | 2 30-6 Pointe St-Charles.....  |  | 8 0           | 15-5         |
|                                       | 11 30  | St-Curégonde.....  |  | 6 00          |              |
|                                       | 10 00  | St-Lambert.....  |  |               | 2 15         |
|                                       |        | 1 30 St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.....   |  | 7 00          |              |
|                                       | 11 30  | 5 30 Côte St-Paul et St-Henri de M.....  |  | 6 00          | 2 00         |
|                                       | 10 00  | Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).....   |  |               | 3 30         |
|                                       | 10 00  | 6 55 Village Saint-Jean-Baptiste Mile-End et Coteau Saint-Louis.....                                     |  | 7.00 et 11 45 | 3 30         |
| <i>Etats-Unis.</i>                    |        |  |  |               |              |
|                                       | 8-9 40 | Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.....   |  | 7 00          | 5 40         |
|                                       | 8-8 40 | New-York et Etats du Sud.....  |  | 6 00          | 2 15         |
|                                       | 10 30  | 8 00 12 30 Island Pond, Portland et le Maine.....  |  |               | 5.40 et 30-8 |
|                                       | 8-8 40 | Etats de l'Ouest et du Pacifique.....  |  | 8 15          | 8 00         |
| <i>Grande-Bretagne.</i>               |        |  |  |               |              |
|                                       |        | Par ligne canadienne, Jendi.....   |  |               | 7 00         |
|                                       |        | Par ligne canadienne pour l'Allemagne, Jendi.....  |  |               | 7 00         |
|                                       |        | Par ligne Cunard, Lundi.....   |  |               | 5 25         |
|                                       |        | Par ligne Cunard, Supplémentaire, 13 et 27 Décembre.....   |  |               | 2 15         |
|                                       |        | Dépêche directe pour l'Angleterre par New-York, Mercredi.....  |  |               | 2 15         |
|                                       |        | Dépêches pour l'Allemagne, par New-York, Mercredi.....   |  |               | 2 15         |
|                                       |        | Par ligne White Star, 16 et 30 Décembre.....   |  |               | 2 15         |

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.  
 (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveau genre, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livra d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

## "L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

## PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité. Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 104, RUE NOTRE-DAME.